PAGE ECOLIERE

Supplément du "Patriote de l'Ouest"

Volume 1 — Prince-Albert, lundi, le 30 juin, 1930 — No 10

Conseils aux petits écoliers pour le temps des vacances

Aujourd'hui, point de vraie causerie. Les conseils de vacances donnés ci-après en tiendront lieu. A tous je redis mon inviolable affection.

TANTE PRESENTINE.

MES VACANCES

L'heureux temps de mes vacances est arrivé! Il me semble que ces deux mois me seront doux, car "le repos est agréable quand le travail est fait." Oui! mon année a été bonne:

J'ai étendu mes connaissances;
J'ai pris de bonnes habitudes;
J'ai fait de fréquents sacrifices;
J'ai appris à mieux prier, à mieux communier;
Bref, je suis devenu meilleur chrétien.

Et cela m'a coûté des efforts. Il ne s'agit pas maintenant de perdre tous ces fruits. Aussi je me souviendrai:

Que le repos n'est pas l'oisiveté;
Qu'il n'y a pas de vacances pour la piété;
Qu'il est ennuyeux, si on ne se trace un programme.

MON PROGRAMME

1. Devoirs envers Dieu et Marie:
Je prierai fidèlement matin et soir;
Je communierai ...... fois par *semaine*;
Je me confesserai.....
Je visiterai Jésus-Hostie chaque *soir, si possible*;
Je recourrai à Marie chaque jour, par le chapelet, les trois Ave, la prière O ma Souveraine.
2. Devoirs envers le prochain:
Je respecterai mes parents;
Je leur obéirai joyeusement;
Je serai aimable pour mes frères et soeurs;
Je ne fréquenterai que de bons amis.
3. Devoirs envers moi-même:
Je me lèverai à ...heures;
J'aurai partout une tenue distinguée;
Je fuirai les occasions du mal;
Je ferai quelques sacrifices chaque jour;
J'examinerai ma conscience.

MES PRIERES FAVORITES

OFFRANDE AU S.-C. DE JESUS

O mon aimable Jésus, pour vous témoigner ma reconnaissance, et pour réparer mes infidélités, moi, N., je vous donne mon coeur, je me consacre entièrement à vous, et je me propose, moyennant votre secours, de ne plus pécher.

COMMUNION SPIRITUELLE

Mon Jésus, je crois que vous êtes présent dans le très saint Sacrement. Je vous aime par-dessus toutes choses, et mon âme soupire après vous. Puisque je ne puis maintenant vous recevoir dans le saint Sacrement, venez du moins d'une manière spirituelle dans mon coeur.

PRIERE POUR LA CHASTETE

O ma Souveraine, ô ma Mère, je m'offre tout à vous, et, pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre aujourd'hui mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon coeur, tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô ma bonne Mère, gardez-moi, défendez-moi, comme votre bien et votre propriété.

O Marie conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.

Notre Dame des vocations, priez pour nous.

Saint Joseph, notre bien-aimé patron, priez pour nous.

Mon saint Ange gardien, veillez sur moi.

Récit de Grand'mère

Les enfants de Messire de Grandmont

Au temps de la féodalité, vivait au royaume de France un seigneur puissant à l'égal du roi lui-même. Sa renommée de bravoure et d'honneur n'était certes plus à faire. La fortune et la gloire étaient comme inhérentes à son grand nom, et n'eût été son caractère irascible et emporté, *on aurait dit que les habitants de ses domaines étaient les* plus heureux du monde. En réalité, ils n'étaient pas malheureux du tout, les serfs d'un si franc et si loyal seigneur qui savait se faire craindre et chérir à la fois. C'est que, sous sa rude écorce, on découvrait un excellent coeur d'homme, prêt à donner sa vie pour son roi, et *qui plus est, pour le dernier de* ses sujets. Sa charité était vraiment seigneuriale. Bien mal avisé celui *qui osait le contredire ou le tromper*. Contre la force, pas de résistance! Il le prouvait alors, car ses colères étaient terribles et ses châtiments exemplaires. Toutefois, il savait pardonner une maladresse et réparer les maux qu'il avait lui-même causés par ses rigueurs excessives. Si on le redoutait, on ne l'en aimait pas moins.

Ne *vivait-on pas en sécurité* à l'ombre de son château fort flanqué de hautes tours, lesquelles *dominaient les arbres géants de la plaine* avoisinante? Cette forteresse inexpugnable défiait toute attaque de l'ennemi et la bannière aux armes de la famille de Grandmont flottait avec orgueil sur le donjon sans rival.

Malgré ses hauts faits et ses prouesses de tous genres, Messire de Grandmont subissait une rude *épreuve à laquelle il ne voyait aucune* issue glorieuse. Il n'avait pas d'héritier! Ses biens patrimoniaux passeraient donc en des mains étrangères, et c'en serait fait d'un nom resté sans tache et auréolé de tant de gloire!

Cette appréhension, tel un mal incurable, minait son coeur. De grosses rides se creusaient sur son front soucieux et *le sourire n'effleurait* plus ses lèvres austères. Seul, le chapelain du château osait l'aborder sans crainte et causer avec lui librement.

"Je crois, Messire, lui dit un jour le vénérable abbé oui, je crois qu'au lieu de vous plaindre amèrement et de vous fâcher ainsi, il vaudrait mieux mettre tout le fief *en prière afin d'obtenir du ciel* une si grande faveur. La foi de Messire de Grandmont était plus spéculative que pratique: Dieu céderait. Ses gens allaient prier. Lui, se contenterait d'attendre.

Sur la recommandation des aînés, *pas un des jeunes auditeurs de* grand'mère n'avaient encore risqué une question, ce soir-là, mais Paul n'y tient plus. Les interrogations *se pressent drues dans sa* petite tête. "Grand'mère, soupire-t-il, elle a l'air bien belle l'histoire de ce grand monsieur-là, mais je ne la comprends pas toute." La bonne aïeule sourit à cette plainte ingénue; *elle n'attendait que cela pour* étaler sous les yeux de ses chers petits une gravure représentant un château fort de l'ère féodale.

Cette *interruption permet à tous* de s'intéresser davantage au seigneur de Grandmont. Pendant que *Paul cherche les hautes tours flanquantes*, Dominique découvre le donjon sur lequel est arborée la *bannière du suzerain*. Grand'mère désigne ensuite la chapelle et ses dépendances, les cours intérieures, *le pont-levis, dont elle leur parlera* en son temps, les grosses murailles, les fossés protecteurs, etc.

Enfin, à la satisfaction générale, la respectable narratrice reprend son récit où elle l'avait laissé.

"Pour revenir à notre histoire, Messire de Grandmont avait donc ordonné des prières publiques, afin que le bon Dieu lui donne un *fils, un héritier de sa noble lignée*.

"Prier! c'est utile! c'est nécessaire! se disait le fier seigneur, *mais c'est avant tout affaire* de vieilles femmes et de serviteurs dévots par contrainte."

Quant à lui, il y allait de sa dignité de s'en abstenir; d'ailleurs, il ne pouvait pas manquer la saison de chasse. Il alléguait mille autres raisons sans valeur. Que va-t-il advenir?

Les habitants du fief vont-ils être *déçus après tant et tant d'orémus?*

Messire de Grandmont obtiendra-t-il, par contre, cette faveur qu'il ne mérite pas?

Eh bien, oui, les serfs pieux seront exaucés, mais Messire de *Grandmont ne le sera pas*.

On vient lui annoncer qu'il est enfin père... d'une fille! Quelle déception! La frêle créature aurait tremblé de peur si elle avait eu conscience de la colère occasionnée par son entrée au château. De fait, Madame de Grandmont dut soustraire l'enfant aux coups du seigneur aveuglé par son emportement.

Avec son tact ordinaire, le chapelain réussit à calmer le prince irrité.

"Messire, dit-il, vous avez grand tort de si mal accueillir le don du Tout-puissant. Votre fille peut avoir une haute destinée. Le fils d'un roi ne saurait mieux faire que de briguer l'alliance d'une princesse de la *noble famille de Grandmont*, et alors, quel événement plus glorieux pour vous, Messire! Il ne *manque plus que cela à l'honneur* de votre grande maison."

Décidément, Messire de Grand*mont en était plus que résigné*. "Oui, *cette enfant sera reine*. Il le faut! Commençons, dès à présent, à la traiter comme telle. Que son baptême soit annoncé au son du cor; que toutes les petites filles du fief reçoivent bonbonnières et robe de lin; que chaque année, cet heureux anniversaire soit célébré de la même façon jusqu'à ce que Mademoiselle épouse le "prince charmant", le fils d'un roi, seul digne d'elle et de ses ancêtres."

La future reine reçut le nom de Gaëtane. L'or, la soie et les pierres précieuses entouraient son berceau. Tous ses gestes, ses caprices même, en attendant ses premières paroles, étaient des ordres qu'il fallait exécuter sur le champ. Messire de Grandmont se fit, lui aussi, le serviteur et l'esclave des moindres désirs de sa fille.

A mesure que se développait sa raison, Gaëtane se montrait de plus en plus autoritaire, exigeante, égoïste, au point que son père se prit à désirer encore un fils, un héritier de sa race!

Dans le fief entier, nouvelles prières instantes. Tout me porte à croire que les petits garçons rivalisèrent de ferveur avec les petites filles, dans l'espoir d'être à leur tour rémunérés, s'il naissait au château un héritier de la famille de Grandmont.

La prière obtient tout, comme le prouvera *mon histoire*. Donc, un robuste bébé rose fit son apparition dans la somptueuse demeure du prince. C'était *une fille!*

Oh! malheur! La terrifiante nouvelle parvint au père, durant une expédition de chasse. Hors de lui-même, il jura de tuer de ses mains l'innocente créature, condamnée à la peine capitale pour le seul crime de n'être pas un garçon.

Le parti le plus sûr et partant le plus sage, fut de baptiser la petite fille en cachette et de la mettre discrètement sous la tutelle d'un seigneur ami du prince. Celui-ci se chargeait de ne révéler *le secret* que lorsque Messire de Grandmont serait en mesure de l'accepter joyeusement, au risque d'attendre pour cela un quart de siècle.

Le procédé réussit à merveille. A son retour, le prince crut que l'enfant était morte, et sa colère s'éteignit d'elle-même. Gisèle — c'était son nom — fut confiée aux soins d'une paysanne qui l'éleva jusqu'à l'âge de cinq ans. Alors, son bienveillant tuteur, le prince Gontran, la fit venir auprès de lui, dans une aile du château, où il avait sa résidence.

Vous avez vu, *mes enfants*, qu'un château fort occupe une vaste étendue de terrain, et forme à lui seul, tout un gros village. Le protecteur de Gisèle ne risquait rien en y in-

(Suite à la page 2.)

La Ste-Famille



Les enfants...

(Suite de la première page)

troduisant sa fille adoptive; elle pouvait y vivre en liberté, sans rencontrer le grand seigneur, son véritable père, et dans cette occurrence même, l'enfant ne se trahirait pas, puisqu'elle ignorait sa noble origine. D'autre part, il était facile au prince Gontran de dire, en toute vérité, que sur son honneur, il avait juré de protéger cette enfant, de l'élever de son mieux et de ne pas l'abandonner qu'il ne lui ait trouvé un époux digne de ses ancêtres.

Parlons maintenant de Gaétane: elle a dix ans; c'est une beauté... mais une beauté froide, suffisante, altière! Une reine en herbe qui fait peser lourdement son sceptre sur son entourage. Rien d'étonnant à cela, puisque la pauvre petite princesse n'a pas appris d'abord à obéir. Hélas, son père est le premier à souffrir de cette regrettable lacune! Ah! pour se consoler, s'il pouvait avoir un fils!

Les braves gens du fief, devinant ce désir, veulent faire violence au ciel; cependant, tandis que les uns ont grande confiance d'être exaucés, les autres pensent que le bon Dieu ne se laissera pas fléchir, parce que, disent-ils, "Messire de Grandmont ne prie pas avec nous et ses colères n'émeuvent pas le Tout-Puissant."

La pieuse tentative eut le même résultat que les deux précédentes: une troisième fille naquit au château de Grandmont! La bonne Mathilde, soeur de l'aumônier, s'enfuit chez elle avec le poupon, et le courageux chapelain arrête au passage le prince exaspéré et menaçant. "Sire, je me fais le garant, devant Dieu, de la vie de cette enfant. S'il faut une victime à votre fureur, frappez-moi, je suis prêt!"

Stupéfié, le Sieur de Grandmont n'ose lever une main sacrilège sur ce prêtre dont il admire l'héroïsme. Suit un solennel silence, puis, sur un signe du prince, le chapelain se retire. Quelques instants après, d'une main encore émue, il baptisait l'enfant et lui donnait le nom d'Odile.

A la faveur de la nuit, Messire de Grandmont quitte ses domaines et pendant des mois on cherche en vain le lieu de sa retraite. Durant cette longue absence, la petite Odile put bénéficier des tendres soins de sa mère et de ceux de Mathilde.

A son retour, revenu à de meilleurs sentiments, approuve la conduite du chapelain et de sa soeur et leur confie l'éducation d'Odile. "C'est ma volonté," ajoute-t-il, qu'elle devienne abesse du monastère de Valpré, en remplacement de sa vieille tante la Mère Odelinde, qui cédera volontiers sa crosse abbatiale à l'une de ses nièces dès qu'elle sera en âge de la porter.

Voilà donc trois petites princesses de Grandmont placées en des situations bien différentes. Je vous dirai un mot de l'enfance de chacune et nous arriverons à l'époque où se dévoilera le secret de leur destinée.

Gaétane, jeune reine autoritaire, grandit au milieu du faste et du caprice. Ses toilettes sont d'une richesse inouïe et ses appartements les plus somptueux qui se puissent voir. Comme dans ces temps-là, il n'y avait que les reines et les princes de haut rang qui savaient coudre et broder, Gaétane y avait été initiée de bonne heure et, au point où nous en sommes, elle manie l'aiguille avec l'habileté d'une fée. Ses broderies sur l'or et la soie sont incomparables! Messire de Grandmont les considère avec plaisir y croyant découvrir une marque infaillible de la royale vocation de son aînée.

Bien différente est la formation de Gisèle. Elle ne laisse pas d'avoir de beaux traits délicats comme sa soeur, mais elle ne se soucie pas plus de sa beauté que de ses atours. Au contraire, le négligé de sa mise et ses manières vives, et parfois brusques, lui donnent des airs de petit page. D'ailleurs, c'est en la société de ces jeunes seigneurs dressés au château pour les tournois, la chasse ou la guerre, qu'elle passe ses jours entiers. Je m'explique: du matin au soir, Gisèle accompagne son cher père adoptif, dont toute l'occupation consiste à former les petits princes à leur vie aventureuse et chevaleresque. Les cheveux en broussailles, les joues rouges d'animation, de plaisir et de santé, la robe courte et bouffante, le chapeau pendant sur une épaule ou dans le dos, voilà Gisèle dans ses randonnées ou ses courses à cheval à travers champs, ravins et bosquets. Son agilité doublée de sa grâce féminine lui attirent l'admiration de tous, et la présence continue de Messire Gontran reste sa meilleure sauvegarde dans le milieu où la Providence l'a placée temporairement. Jamais trésor ne fut mieux gardé.

Quant à la petite Odile, c'est dans la chaude atmosphère de la piété et dans l'exercice des plus belles vertus qu'elle va grandir en âge et en sagesse.

A quinze ans, c'est une princesse accomplie: bonne, simple, aimable, instruite et tout à fait gracieuse. Elle doit sa rare culture intellectuelle et religieuse au dévouement du docte et pieux chapelain, son professeur, qui lui enseigne le français, le grec et le latin. Le maître et l'élève passent des heures entières, chaque jour, à feuilleter les vieux bouquins de la bibliothèque; c'est plaisir de les voir, aussi intéressés, l'un que l'autre, à leurs savantes recherches, mais l'étude de la Sainte Ecriture et des prières et cérémonies de l'Eglise captive davantage la future abesse. Aux moments de détente et de liberté, l'aimable et charmante princesse s'occupe de couture, de broderie, de raccommodage, de cuisine, de jardinage; elle folâtre dans les cours et parterres du château, cueillant des fleurs pour décorer les autels ou pour égayer la chaumine des pauvres et le chevet des malades. Cette éducation est pour une part l'oeuvre de la si bonne Mathilde. Dans toute l'étendue du fief de Grandmont, la réputation d'Odile est celle d'une jeune sainte à laquelle il ne manque guère que l'auréole. C'est sans doute exagéré, mais cette princesse n'en est pas moins un véritable modèle et donne les plus belles espérances pour l'avenir.

Son père en jouit à plein coeur et ne lui refuse rien. Alors elle profite de son prestige pour obtenir d'abondantes aumônes qu'elle distribue ensuite à tous les nécessiteux. Aussi faut-il voir comme elle est bien accueillie partout et par tous.

Inutile de vous dire que les habitants du fief la préfère de beaucoup à sa soeur Gaétane. Si on respecte la future reine de par la volonté de Messire de Grandmont, la petite reine des coeurs, c'est Odile.

Gaétane a vingt-cinq ans; retranchée dans sa dignité altière, elle refuse obstinément de recevoir tout prétendant qui n'est pas fils de roi, ce qui revient à dire qu'elle attend toujours le prince charmant qui ne se présente pas. Que de riches seigneurs n'a-t-elle pas éconduits, au grand désespoir de son père. Un incident de ce genre faillit avoir des suites désastreuses pour la famille des Grandmont.

Or, cette fois, le seigneur qui s'annonce n'est autre que Rodolphe, fils du très puissant et très redoutable duc de Roudex. Un affront pourrait être payé bien cher. Gaétane en est avertie. "Sache, ma fille, lui dit son père, que tu ne saurais trouver mieux." — "Nous verrons", répond avec insouciance la si étrange princesse.

Rodolphe est introduit auprès d'elle. L'entrevue dure peu; le nouveau venu se retire pâle de colère. Il allait quitter le château et, Dieu sait ce qui serait advenu, si le bon Seigneur Gontran n'eût été sur son chemin. "Mon ami, sachez que Messire de Grandmont a d'autres filles. La cadette vous ferait une compagne autrement précieuse que sa soeur aînée. Attendez quelques jours et vous n'aurez pas lieu de le regretter."

—"Je le veux bien, dit Rodolphe, mais avant de voir la jeune fille, puis-je apprendre de vous, sire, si elle sait coudre et filer?

—"Pas encore, mais elle est si adroite et si intelligente, que l'apprentissage sera vite fait; vous en jugerez par vous-même.

—"C'est à désirer; ma mère ne l'agréerait pas sans cela."

Gontran prévient donc Gisèle qu'elle doit apprendre à filer, ce soir même; se réservant de lui donner ses raisons un peu plus tard. Surprise et intriguée, elle se prête d'assez bonne grâce à sa première leçon. Gontran l'observe avec un tendre intérêt, si bien que dès le lendemain, il invite Rodolphe à se placer au parterre à tel endroit qu'il lui assignera, afin de voir de près Gisèle, sans en être aperçu.

La jeune fille installée sous un chêne, à l'heure indiquée, tourne le fuseau avec grande application et d'une main novice. De gros soupirs soulèvent sa poitrine; tout à coup, le fil casse. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la quenouille est lancée au fond de la cour et tombe aux pieds de Rodolphe. Celui-ci la ramasse officieusement et, genou en terre, l'offre à Gisèle qui rougit de confusion et de bonheur. Son coeur de jeune fille a tressailli d'une émotion inaccoutumée. Elle remercie l'étranger et, avec une grâce et une dextérité exceptionnelles, elle agite immédiatement son fuseau, le fil s'enroule sans plus de difficulté. De longtemps, même, il ne se rompt pas.

Rodolphe en est ravi. Gontran peut maintenant révéler à Gisèle les deux mystères qui la concernent: le nom de son noble père et celui du prince qui sollicite sa main.

Messire de Grandmont n'en veut pas croire ses oreilles, lorsque le sieur Gontran lui dévoile toute la vérité. Quelle surprise! Quelle joie! Quelle reconnaissance envers cet insigne bienfaiteur qu'est le dévoué Gontran!

Gisèle richement dotée par son père, fera le bonheur de son époux: sa première éducation l'ayant habituée à la chasse et aux tournois, elle ne craindra pas d'accompagner Rodolphe, partout où il ira, dût-elle affronter pour cela tous les dangers.

Quelle fête au château! Jamais il ne s'en était vu de pareille, depuis la naissance de Gaétane. Ce sont les fiançailles: le mariage de Mademoiselle Gisèle de Grandmont avec le prince Rodolphe de Roudex!

Il vous souvient, mes enfants, de la Mère Odelinde, abesse du monastère de Valpré? Peu de jours après les événements qui avaient mis le château de Grandmont en liesse, un message extraordinaire est apporté au grand seigneur: c'est une lettre au sceau de la Mère Odelinde. Conformément aux dispositions prises il y a quinze ans, et aujourd'hui approuvées par les autorités ecclésiastiques, elle mande sa nièce auprès d'elle afin de la préparer par les exercices de la vie religieuse, à prendre en mains la direction du monastère de Valpré.

Nouvelle foudroyante pour la petite princesse Odile qui n'avait jamais songé sérieusement aux décisions de son père, à ce sujet.

Eh quoi! partir si tôt! si jeune! Aller s'enfermer là-bas, loin de tous ceux qu'elle aime et dont elle est si fort aimée!

Messire de Grandmont s'alarme de ces hésitations; il insiste pour que le chapelain use de son influence pour faire entendre raison à l'enfant. Etre abesse! c'est un appréciable honneur!"

—"Oui, sire, c'est un honneur! mais qui suppose un appel spécial de Dieu et ne saurait dépendre de la seule décision des parents. J'étudierai la vocation de votre fille, je l'encouragerai à tenter l'essai, pour dissiper mes doutes. Jamais, non jamais, je ne la contraindrai! ma conscience s'y refuse." C'est parler franchement et clairement. Le prince ne comprend pas ce langage. Il précipite le départ d'Odile, afin que nul ne compromette la réussite de l'affaire.

Pauvre Odile! sous un berceau de feuillage, au fond du bosquet, elle est venue cacher sa grande douleur. Oui, elle veut bien être religieuse, sans trop savoir ce que c'est, mais plus tard! pas à quinze ans! Elle pleure et sanglotte si fort que sa soeur Gaétane, passant par là, en est émue.

Voyez-la, cette princesse hautaine qui n'a jamais daigné adresser un mot d'affection à sa petite soeur, voyez-la se pencher vers elle avec tendresse, l'enlacer de ses deux jolis bras chargés de bracelets d'or. Cette caresse inattendue et les mots aimables qui l'accompagnent vont droit au coeur de la chère affligée qui relève la tête.

—"Comment, c'est vous, ma grande soeur? Vous êtes donc bonne, vous aussi? et dire que je l'ignorais!

Gaétane se fait meilleure encore: Dis-moi vite la cause de ton chagrin, ma chérie."

Odile, le front appuyé sur l'é-

(Suite à la page 3)

Les fraises des bois

Quand de juin s'éveille le mois,
Allez voir les fraises des bois
Qui rougissent dans la verdure,
Plus rouges que le vif corail,
Balançant comme un éventail
Leur feuille à triple découpure.

Qui veut des fraises du bois joli?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli!

Rouge au dehors, blanche au dedans
Comme les lèvres sur les dents,
La fraise épand sa douce haleine,
Qui tient de l'ambre et du rosier;
Quand elle monte du fraisier,
On sait que la fraise est prochaine.

Qui veut des fraises du bois joli?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli!

Hélas! n'entends-je pas venir
Un essaim qui vient vous cueillir?
Petits garçons, petites filles;
Sans craindre les serpents tapis,
Ils pillent fraises, fleurs et nids,
Ni les guêpes, ni les chenilles.

Qui veut des fraises du bois joli?
En voici,
En voici mon panier tout rempli,
De fraises du bois joli!

PIERRE DUPONT

Les enfants...

(Suite de la page 2)

parle de sa soeur aînée, lui parle longuement de sa douloureuse surprise, de ses appréhensions, de la volonté formelle de son père. Il lui faut partir! et sans délai!

"—Au moins, tu ne partiras pas seule, *ma pauvre mignonne*, je t'accompagnerai sûrement."

Cette promesse affermit le courage d'Odile. Des larmes, elle passe au franc rire, avec l'ingénuité d'une bambine de cinq ans.

"A demain, dit-elle, le beau voyage avec ma si bonne grande soeur, Mademoiselle la reine!"

Gaétane est pour de bon tout à fait belle: son coeur, jusque-là fermé par l'égoïsme, vient de s'ouvrir à la générosité et à la compassion. *Pour la première fois de sa vie*, la bonté se reflète sur sa physionomie et la rend toute radieuse.

Jugez de l'étonnement de Messire de Grandmont. "Gaétane a donc du coeur? Elle aime sa petite soeur, à ce qu'il paraît!" Une chose le préoccupe fort: si le prince charmant arrive en l'absence de sa fille, que dire et que faire, pour l'engager à attendre? A tout risque. Inutile, en tous cas, de songer à dissuader cette dernière, cette volonté de souverains qui commande depuis le berceau n'est guère maléable à vingt-cinq ans!

Le départ des deux princesses s'effectue vite et simplement. Elles voyagent incognito, à dos d'âne, comme leurs serviteurs.

A la nuit tombante, elles font halte à l'hôtellerie du Cerf d'or et réclament les meilleurs appartements. On regrette de ne pouvoir les y installer, occupés qu'ils sont, par un grand seigneur et son escorte. D'aucuns disent qu'il est fils d'un roi, et qu'il se dirige vers le château de Grandmont.

Peu après, le prince en question manifeste le désir de saluer ces dames nouvellement arrivées au Cerf d'Or.

Celles-ci en sont heureuses, vous le pensez bien. Le prince Frédéric ne l'est pas moins de se trouver en présence des demoiselles de Grandmont. La soirée fut agréable de part et d'autre. Jamais Gaétane ne s'était *montrée si franchement* aimable sans se départir de sa royale dignité. Quant à notre chère Odile, elle rit de bon coeur. A-t-elle oublié si tôt le but de son voyage? Peut-être pas, mais son bonheur présent l'absorbe.

D'un commun accord, on décide que Gaétane doit poursuivre sa route; d'ailleurs elle tient à parler *personnellement* à sa vénérée tante et savoir de sa bouche ce que l'on attend de la nouvelle abesse de Valpré.

Frédéric, sans souffler mot de sa rencontre fortuite, se présente au château. Quelle alerte, *mes enfants*, quelle alerte! Messire de Grandmont se paye le luxe de se mettre en colère. Il essaye de se contenir lorsqu'il est en compagnie du distingué visiteur, mais le contraste n'en est pas moins frappant dans *l'humeur des deux personnages* en question. Autant Frédéric est joyeux et calme, autant le châtelain est nerveux et surexcité.

Suivons maintenant nos voyageuses au monastère de Valpré. Par un malentendu inexplicable, on ignore leur venue. Madame l'abesse s'attendait à recevoir une réponse affirmative de son neveu, laquelle *préciserait, sans doute*, la date de l'arrivée de sa fille.

En vain frappent-elles au grand *portique d'entrée*; personne ne vient ouvrir. Résolument, Gaétane prend Odile par la main et l'entraîne dans un petit sentier conduisant à une maison séparée par une épaisse haie de roses blanches.

Une religieuse sortait d'une salle ouverte, tenant un plateau de cristal rempli de bandelettes ensanglantées. D'aussi loin qu'elle aperçut les jeunes filles: "Fuyez, fuyez vite! personne n'entre ici!" leur dit-elle.

Gaétane n'entend pas être reçue de cette façon au monastère de Valpré. Odile effrayée, reste clouée sur place, tandis que son aînée pénètre dans la salle. C'est une léproserie! *Quelle audace! Quelle imprudence* de la part de cette princesse! Dans ce pavillon, une vingtaine de *malades gisent sur* des lits d'une blancheur extrême, les membres plus ou moins rongés par la *hideuse lèpre, ils font peine à voir.*

Un petit garçon de dix ans croit reconnaître sa mère dans la belle dame qui entre: "Maman! Maman! viens m'embrasser!" Sa voix se fait suppliante; il tend vers Gaétane ses deux tronçons de bras et soulève *sa tête endolorie pour* recevoir la caresse espérée.

"N'en faites rien, Madame, s'écrient *les religieuses présentes*, n'en faites rien! Cet enfant est dans le délire! Eloignez-vous! C'est un lépreux!"

Gaétane reste interdite au milieu de la double rangée de lépreux. Ce vaste local est éclairé par une cloison vitrée et par la toiture, également en verre. Les derniers rayons d'or du soleil couchant se reflètent, à la fois, sur un grand Christ d'albâtre appendu à une colonne et sur la noble figure de Mademoiselle de Grandmont, à quelques pas du crucifix.

Un combat se livre dans le coeur de la princesse; le regard fixé sur l'image du divin Crucifié, les mains jointes, les joues enflammées, toute son âme passe dans sa muette prière. On dirait une sainte en extase. Quelques instants de cette contemplation lui donnent une force surhumaine: d'un geste simple mais héroïque, elle se penche et pose un long baiser sur le front brûlant du petit lépreux qui murmure encore: "Maman! Maman!"

On blâme tout haut cet acte téméraire, inutile même, mais on ne laisse pas d'en être fort édifié; quant à Gaétane, elle se contente de sourire avec modestie aux paroles qui lui sont adressées. *La grâce a vaincu la nature et la charité parfaite* a transformé cette âme!

La vénérable Mère Odelinde ouvre ses bras et son coeur à ses deux charmantes nièces. De l'avis de *toutes les religieuses, Odile et Gaétane* feraient d'excellents sujets; elles sont donc invitées à demeurer au monastère. La Mère abesse cause longtemps avec les chères visiteuses. Gaétane, profitant des bienveillantes dispositions de sa grand'tante, obtient une autorisation très spéciale en faveur d'Odile relativement aux fêtes qui doivent avoir lieu au château de Grandmont. Volontiers, maintenant, elle reste à Valpré, tandis que Gaétane *retourne en hâte auprès du prince* Frédéric qui l'attend.

A la vue de sa fille, le châtelain *dissimule, autant qu'il peut*, son mécontentement, et lui annonce l'arrivée au château, du prince *Frédéric, fils d'un roi puissant de* l'Europe centrale. Gaétane, sans s'émouvoir le moins du monde, déclare qu'elle consent à voir le prince, mais, dans les seules cours du château et non dans ses appartements.

"—O bizarre créature! s'exclame le père, y penses-tu? Recevoir le fils d'un roi dehors!

"—Oui, dit-elle avec calme, et cela, huit jours durant. Je vous ferai savoir ensuite s'il me convient.

"—Encore un si! Est-ce possible qu'il ne te plaise point, quand ici, tous nos gens l'aiment et l'admirent.

Messire de Grandmont dut transmettre le message bien à contre-coeur et non sans de vives inquiétudes.

Tout se passe donc au gré de Gaétane. Frédéric se prête à ses désirs avec une courtoisie sans pareille. Ensemble, ils se promènent, ils causent et ils rient au vu et au su de tout le monde...

Enfin, sur la demande officielle du royal prétendant, Messire de Grandmont accorde la main de sa fille.

Quinze jours se sont écoulés. A l'issue des Vêpres, les habitants du fief sont assemblés dans la cour principale du château, pour assister à la cérémonie grandiose des fiançailles.

Une estrade décorée de feuillage et de fleurs et drapée de riches tentures, attend les heureux du jour et leur suite d'honneur.

Le cortège s'avance majestueusement: petits et grands seigneurs, parents et nobles amis de la famille en liesse, puis le digne aumônier avec le fils du roi, et enfin Messire de Grandmont qui trépigne au bas de l'escalier de pierre, attendant Gaétane qui ne paraît pas encore.

"Sans doute, se dit-il, pour maîtriser son humeur, sans doute, ses femmes de chambre mettent la dernière main à sa parure de circonstance..."

Mais non, la voici! Elle est vêtue d'une simple robe de laine blanche, sans un collier, sans un bracelet, sans une bague, pas même un diamant!

Messire de Grandmont reste muet d'étonnement, et toutefois il n'en est pas à sa dernière surprise!

Voilà que le pont-levis s'abaisse: *une délégation de Valpré s'avance* à dos d'âne, accompagnant Odile rayonnante de bonheur.

La rencontre des deux sœurs a lieu au pied même de l'estrade de l'hymen.

Odile spontanément enlève sa cornette et la tend à Gaétane qui la coiffe elle-même, tandis que sa jeune soeur reçoit, des mains de Frédéric la bague des fiançailles.

C'est ainsi que la petite reine des coeurs réalisa sa destinée, grâce aux *fraternelles négociations* de la noble Gaétane qui n'aspirait plus qu'à devenir l'épouse du Fils du *Roi des rois.*

Combats pour nous, Vierge Marie!

Air: "Je l'ai juré!" HERMANN.

Combats pour nous! Glorieuse Marie;
Notre Pays compte sur ton secours!
Il veut rester la Nation bénie,
Fidèle à Dieu, comme en ses premiers jours!

Défends la Croix! (bis) Vierge Marie,
Et nos antiques droits!
Défends la Croix! Vierge Marie!
Protège tous nos droits,
Reine de la Patrie!

Combats pour nous! Dans ces jours de souffrance,
Pour être forts, garde-nous tous unis!
Notre union fera notre puissance
Et nous vaincrons nos pires ennemis!..

Combats pour nous! Soutiens notre vaillance,
Même blessés, que la foi des vainqueurs
Fasse vibrer nos âmes d'espérance,
Car, nous portons la victoire en nos coeurs!

Combats pour nous! Il nous fallait l'orage,
Pour mieux savoir la valeur de nos droits,
Nous retremper dans un noble courage,
En poursuivant notre idéal: "Je crois!"

Combats pour nous! Prends le sang de nos veines!
Pour ton drapeau, nous saurons tous mourir!
Tu dois régner à jamais sur nos Plaines!
Salut à Toi! Reine de l'avenir!..

Prière à Marie

Mère très pure, obtenez à vos enfants la vigilance sur leurs regards et l'amour de l'innocence, exaucez-nous, Marie.

Mère généreuse, obtenez à vos enfants l'amour des sacrifices, exaucez-nous, Marie.

Mère modèle de foi, obtenez à vos enfants le respect dans les Eglises et l'amour de la Sainte communion, exaucez-nous, Marie.

Mère résignée, obtenez à vos enfants la force de dominer les impressions pénibles que ferait naître une contrariété, exaucez-nous, Marie.

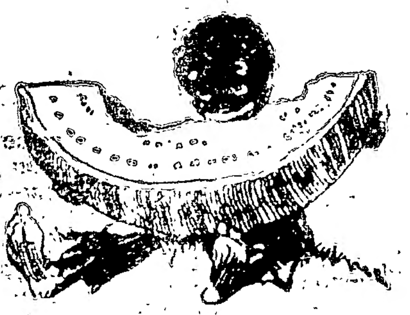
Mère remplie de douceur, obtenez à vos enfants des paroles douces, affables, complaisantes, exaucez-nous, Marie.

Mère qui ne cherchiez qu'à plaire à Dieu, obtenez à vos enfants de ne jamais chercher à plaire au monde, exaucez-nous, Marie.

Mère pleine d'humilité, obtenez à vos enfants l'amour de la vie cachée et des joies de la famille, exaucez-nous, Marie.

Mère fidèle, obtenez à vos enfants de revenir au pensionnat, sans avoir offensé le bon Dieu, exaucez-nous, Marie.

Paillettes d'Or.



Rien d'à peu près

Faire une chose à peu près, c'est la faire sans suite, sans ordre — sans union dans ses différentes parties — sans la compléter — sans l'aimer.

A peu près, c'est le travail du paresseux qui ne veut pas se donner la peine de chercher, de réfléchir, de coordonner, de bien faire.

A peu près, c'est le travail de l'étourdi qui se met à l'oeuvre — avec ardeur peut-être — mais se lasse vite, commence plusieurs choses et n'en finit aucune.

A peu près, c'est le travail de l'insouciant à qui il importe peu d'avoir bien ou mal fait — il ne vise qu'à une chose: faire, et être débarrassé.

Rien ne s'acclimate aussi vite dans la vie que l'habitude de l'à peu près.

Celui qui en est là, pourra dire: "je me suis bien agité"; mais il n'aura jamais de véritable joie:

Ni joies de l'esprit: il n'a rien fait d'utile, rien de durable;

Ni joies du coeur: il n'a fait plaisir à personne;

Ni joies de l'âme: il n'a rien à offrir au bon Dieu.

PRESQUE

Triste parole encore que celle-là! Presque, c'est un peu ce qu'il fallait faire, mais ce n'est pas tout ce qu'il fallait faire...

Or ce qui est presque fini n'est pas fini.

Ce qui est presque bon, n'est pas bon.

Ce qui est presque su, n'est pas su.

Ce qui est presque bien, n'est pas bien.

Le mot presque est un grand illusionneur: il cherche à rassurer l'âme lâche, l'esprit paresseux, le coeur égoïste.

* * *

Tout ce qui est fait ou presque, ou à peu près, laisse la journée vide, l'esprit inquiet, le caractère irascible, l'entourage mécontent.

Je regarde, avant tout, la dernière ligne d'un devoir, disait un vieux professeur; si elle est appliquée, le devoir est ordinairement bien fait.

Et le devoir appliqué, oh! comme il rayonne la joie!

TOUT DE SUITE

Ce mot tout de suite, sorti des lèvres d'un enfant, à un simple désir connu de sa mère, embellit le visage, stimule la volonté, rend facile le travail, rend heureuse surtout la mère qui l'entend.

Tout de suite!

C'est le mot de l'amour qui veut faire plaisir.

C'est le mot de la générosité qui n'attend ni pour donner ni pour se donner.

C'est le mot du dévouement toujours prêt à sacrifier ses fantaisies.

C'est le mot qui, uni à Dieu, ne laisse aucun intervalle entre un ordre et son exécution.

* * *

Dès que l'heure est venue, mets-toi donc à l'oeuvre. Enfant, ne lambine pas, ne regarde pas de côté et d'autre, ne feuillette pas un livre qui te plait...

Tout de suite!

Ecris cette lettre que tu as à écrire.

Continue ce travail commencé la veille.

Etudie cette page imposée par tes maitres.

Oh! comme le regard de Dieu se repose volontiers sur celui qui, souriant et paisible, est assidu à son devoir!

Oh! ces premières minutes employées tout de suite, comme elles donnent plus de vigueur à l'esprit, plus de constance dans l'application, plus d'entrain pour surmonter une difficulté, plus d'espérance dans le succès.

Une minute lâchement perdue, c'est quelquefois une inspiration qui ne reviendra plus, c'est ordinairement un entrainement vers la fantaisie et une plus grande difficulté pour le travail.

* * *

Si le mot tout de suite sortit d'un coeur aimant et pieux est le mot de l'amour — ce mot, sorti d'un coeur orgueilleux et volontaire est le mot de l'entêtement.

L'enfant entêté n'entend aucune raison expliquant ou le retard ou le refus de ce qu'il désire. Il veut, il exige tout de suite.

C'est le mot de l'égoïsme.

L'enfant égoïste ne pense qu'à lui. Il lui faut tout de suite ce qu'il désire, dussent les autres en souffrir.

C'est le mot d'un mauvais coeur.

Enfant, garde-le bon, ton coeur.

Le bon coeur, c'est la souplesse qui se plie à tous, fait la joie de tous, est utile et agréable à tous.

Le bon coeur, à une demande, à un désir, à la seule pensée qu'il fera plaisir, n'a qu'un mot: Tout de suite.

UN PEU PLUS!

Puissante parole qui apaise, qui dirige, qui grandit.

UN PEU PLUS DE PATIENCE pour supporter cette personne avec qui je dois vivre et qui fait partie de l'entourage au milieu duquel le bon Dieu m'a placé, et je me sentirai plus fort.

Un peu plus de CONSTANCE pour continuer ce travail imposé, qui fatigue mes membres, lasse mon esprit et n'a pour moi aucun attrait, et je me sentirai plus actif.

Un peu plus de PAIX pour accepter cette position qui m'est faite par la Providence et qui contrarie mes goûts, et pour ne pas me laisser aller au murmure après un accident imprévu, et je me sentirai plus uni à Dieu.

Un peu plus d'AMABILITE pour réprimer, sans qu'on s'en aperçoive ce froissement qui se fait en moi, après un manque d'égard, après une parole un peu méprisante ou un délaissement qui me met dans l'oubli, et pour conserver ordinairement sur mes lèvres un doux et léger sourire, et je ferai des heureux.

Un peu plus de BONTE pour accueillir, en souriant, l'importun qui me dérange, pour écouter avec paix la parole qui me lasse, pour rester sans impatience et avec paix auprès de la personne qui ne m'est pas sympathique, et je me sentirai plus heureux.

Un peu plus de GENEROSITE pour oublier vite les petites humiliations reçues, pour faire connaître les qualités de ceux dont j'ai eu à me plaindre, et simplement faire leur éloge, et je me sentirai plus grand.

Un peu plus d'ESPRIT SURNATUREL pour voir Dieu, permettant tout ce qui m'arrive, dirigeant tout ce qui accidente ma vie, se servant des personnes et des événements pour donner à mon âme la perfection qu'il veut d'elle et pour acclimater en moi cette pensée: "Le bon Dieu m'aime. Il veut mon bien toujours."

Pailettes d'Or.

Pour la Saint-Jean-Baptiste

Regarde, ô saint Patron, regarde,
Agenouillé dans le saint lieu
Ce jeune peuple qui craint Dieu
Et qui se confie à ta garde!
Veille sur lui
Sois son appui;
De sa foi confiante et vive,
Et de sa prière naïve
A l'Eternel
Porte le tribut solennel.

Glorieux protecteur de nos rives paisibles,
Heureux ou malheureux nous recourons à toi:
Remplis nos coeurs d'amour, rends nos bras invincibles,
Fais briller sur nos pas le flambeau de la Foi!

Chantez, vieillards pieux dont la course s'achève!
Jeune homme plein d'espoir, dis un chant de bonheur!
O fils du Saint-Laurent, votre concert s'élève
Comme un parfum béni jusqu'aux pieds du Seigneur.

Paisible laboureur venu de la prairie,
A genoux dans le temple en priant tu diras:
"O ma Religion,—ô ma chère Patrie,
"J'ai pour t'aimer un coeur, pour te défendre, un bras!"

Seigneur, verse toujours dans nos riantes plaines,
Ta céleste rosée et tes douces faveurs!
Que l'humble paysan voie ses granges bien pleines,
Que le pauvre, à son pain, trouve plus de saveurs!

Pamphile LEMAY.

Pourquoi saint Antoine ne vous exauce pas

Etes-vous de ceux que le bon saint n'écoute pas, qui s'attristent de ses lenteurs et lui disent: "Nous vous avons promis du pain pour vos pauvres, nous vous prions avec ferveur et avec confiance, pourquoi saint Antoine, ne nous exaucez-nous pas?"

Si vous êtes de ces âmes délaissées, ou qui se croient telles, rassurez-vous: il se peut que saint Antoine ne paraisse vous oublier que parce qu'il attend de vous quelque chose de plus et de mieux que l'aumône matérielle.

Avez-vous remarqué avec quelle facilité il exauce ceux qui sembleraient parfois les moins dignes de son attention?

Il veut ouvrir ainsi les yeux aux incrédules par une première faveur, et leur montrer que le ciel n'est pas vide comme ils le disent, préparant plus tard leur retour à Dieu.

Si l'impie n'était pas écouté tout de suite, il ne persévérerait pas. Il invoque notre Saint comme par surprise et c'est par surprise aussi qu'il en est exaucé, afin que cette faveur inopinée le touche d'autant plus et le fasse rentrer en lui-même.

Ne doutez pas que ce ne soit aussi dans des vues miséricordieuses et pour procurer avant tout la gloire de Dieu, que saint Antoine reste quelquefois sourd à vos plaintes.

Ce qui importe le plus à notre époque de sensualisme et de lâcheté, ce ne sont pas tant des coeurs intéressés qui croient aux Saints et les invoquent, que des âmes généreuses qui les imitent.

Si vos promesses ne vous réussissent plus comme auparavant, c'est que saint Antoine, par ses retards, souhaite que vous deveniez une de ces âmes, et qu'à l'aumône vous ajoutiez le sacrifice.

Donner de l'argent pour beaucoup de clients du bon saint, c'est souvent ce qui coûte le moins. Mais donner un peu de soi-même, voilà qui est plus rare, d'un autre prix, et qui réussit merveilleusement.

Mais, me direz-vous, qu'appelez-vous sacrifice?

Ah! les clients du bon saint, qui déjà ont expérimenté ce moyen presque infaillible, pourraient vous dire qu'il n'y a rien qui s'offre plus fréquemment au cours de nos journées, que les occasions d'accomplir des actes de renoncement, de détachement, de pénitence, de mortification. C'est cela le sacrifice.

Promettre à saint Antoine un lever matinal, la privation d'un plaisir, moins de recherche dans la nourriture, un quart d'heure de méditation chaque matin. Cela vous semble peu de chose? Essayez-en.

Désespérée de l'insuccès de ses prières, une jeune femme eut l'idée de s'engager avec notre Saint à ne plus lire de romans; elle fut exaucée tout de suite. Un jeune homme promit de renoncer à une relation périlleuse.

Que n'obtiendrez-vous pas en cherchant les occasions de vous humilier, de raptiver votre volonté, de réprimer votre impatience ou votre humeur; en vous efforçant par de la condescendance, de la douceur, l'oubli des offenses, de maintenir l'union et la paix autour de vous; en vous réconciliant avec vos ennemis.

S'abstenir de la raillerie, de la médisance, supprimer les visites inutiles, fuir les spectacles dangereux, modérer les excès de luxe dans la toilette, dans les ameublements, voilà encore des sacrifices possibles.... et combien d'autres que nous ne pouvons énumérer.

Quel progrès ne ferez-vous pas dans cette voie si, toutes les fois que vous avez obtenu une faveur de saint Antoine, vous vous souvenez qu'il ne s'est proposé d'autre but que de vous gagner toujours davantage à Dieu!

Ah! ne vous croyez pas quitte envers lui, lorsque vous aurez donné le pain qui vous assure la prière toute-puissante du pauvre. Il vous reste encore à devenir meilleur, plus pieux, plus mortifié à ses yeux, c'est l'essentiel.

Vous seriez un ingrat si vous négligiez de le faire, vous ne comprendriez rien aux desseins de Dieu sur vous et à ses bontés et vous mériteriez de n'être plus écouté par saint Antoine.

Vous vous êtes servi avec succès du premier moyen qu'il vous offrait, osez employer généreusement le second, et vous aurez retrouvé le secret de le toucher encore et de vous assurer sa protection.

L'encensoir

Dans les chemins creux bordés de saules, s'avançait, lente et majestueuse, la longue procession. Juin avait accroché aux arbres des gazouillis d'oiseaux, et des parfums vivants se balançaient à la brise.

Sur la théorie ondulante des femmes enveloppées dans leur voile de tulle et des hommes étroitement serrés dans leur veste de velours noir, pleuvaient, pleuvaient encore les pétales des fleurs détachés de leur tige, et cela donnait l'impression d'une neige rosée sur un tapis de velours blanc taché de noir.

La procession s'avançait toujours lente, majestueuse.

Il y eut tout à coup dans les taillis comme un frisson mystérieux: les jeunes pousses de pêchers éclatèrent, floconneuses et timides, ainsi qu'une salve embaumée. C'est que passait un vieux prêtre abrité sous un dais où venaient se fixer les flèches du soleil, et qui portait dans ses *tremblantes mains l'ostensoir de la Fête-Dieu.*

Devant lui, s'inclinait un enfant aux mouvements harmonieux et *rythmiques qui balançait sans* trêve un encensoir d'argent.

Il avait bien huit ans, ce petit Paul, dont la chevelure bouclée moussait dans le rochet à la fine dentelle. Une *soutane rouge recouvrait son corps frêle, descendait* jusqu'aux pieds, le faisant ainsi ressembler à un cardinal en miniature.

Parfois il se faisait très mince, croyant être effleuré par des anges aux grandes ailes, aux cheveux d'or comme les siens.

Mais petit Paul, qui d'ordinaire souriait à pleines lèvres, s'en allait, aujourd'hui grave, songeur, dans les chemins que les aubépines tendaient comme des draps blancs.

On lui avait appris que l'homme est le féal de Dieu, et qu'il doit se courber, humble et tendre, devant son Créateur, son Père. Or, petit Paul avait vu, tout à l'heure, au détour d'un sentier, deux mendiants saluer d'un sourire ironique la murmurante procession.

Son âme candide avait été soudain envahie d'une immense tristesse, comme si un manteau de glace était tombé sur elle. Il y avait donc des créatures qui n'aimaient pas Jésus, qui peut-être blasphémaient son nom et sa miséricordieuse Providence?

Pauvre bon Dieu! se disait petit Paul, pauvre, pauvre bon Dieu! Etre méconnu et détesté des hommes en faveur desquels il était mort pourtant cloué sur une croix, ce devait être dur au divin Maître!

S'il l'avait pu, petit Paul aurait pris dans ses mains mignonnes le coeur de l'humanité tout entière, pour le faire brûler, ainsi qu'un encensoir, devant la rayonnante hostie!

Comment faire, songeait-il, afin de compenser la froideur et l'ingratitude de ceux qui ne prient pas?

La procession arrivait devant le reposoir hâtivement dressé près d'un gros chêne, et petit Paul n'avait pas encore trouvé la solution de ce pieux problème.

Bientôt, une clochette tinta, claire et sonore, la foule prosternée devint muette. Petit Paul s'inclina très bas devant ce tabernacle improvisé, mais il éleva plus encore l'encensoir argenté, afin que "la fumée de son coeur", ainsi qu'il appelait le parfum de l'encens, montât jusqu'aux pieds de Jésus.

Et tandis que tremblait l'hostie dans la main usée du bon prêtre, que la senteur des roses palpitait dans la clarté mourante de ce soir estival, petit Paul eut avec Jésus un rapide colloque. Ce qu'ils se promirent, je ne le sais pas: mais on dit que les lèvres de l'enfant s'entrouvrirent pour un sourire extasié et qu'il y avait dans ses grands yeux comme un morceau de ciel.

❀ ❀ ❀

Vingt ans plus tard, une procession ondulait encore dans les chemins bordés de saules, un enfant blond faisait monter très haut les bouffées de l'encens; mais, c'était petit Paul qui élevait au-dessus des têtes et des coeurs l'hostie blanche scintillant à travers l'ostensoir, l'ostensoir de la Fête-Dieu...

BERTHEM-BONTOUX.

x

La vocation sacerdotale

L'Eglise a besoin de prêtres. Dieu y pourvoit. Dans les paroisses il marque des enfants pour le sacerdoce, comme au printemps il revêt de fleurs les arbres des vergers.

Le sacerdoce est surtout une vocation, c'est-à-dire, dans le vrai sens du mot, un appel divin. Il y a, en effet, des enfants qui sont prédestinés par Dieu à être prêtres. N'avez-vous pas lu, dans l'Evangile, comment Jésus prit ses apôtres, les premiers prêtres? Mathieu était assis à son bureau d'octroi: "Viens et suis-moi." Il se leva et suivit le Maître. André et Jean prêchaient: "Venez avec moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes." Ils laissèrent leurs filets et leur père pour aller avec Jésus.

Dieu procède toujours ainsi: Il choisit, il appelle, et l'homme répond.

A quels signes reconnait-on la vocation? Un enfant est pieux, il aime les choses d'église, il a l'horreur du mal et le désir du bien, il est modeste et pur; par ailleurs, il est intelligent et studieux; ses camarades sont tapageurs, indociles et grossiers; lui, il est délicat; il est espiègle peut-être, mais sensible aux conseils et aux reproches; il est joueur, mais il est frappé par les pensées graves, ému par les sentiments nobles. Vous voyez qu'il n'est pas "comme les autres." Si un jour il dit: "Je veux être prêtre", vous n'en serez pas surpris.

D'ordinaire, c'est vers douze ans que la vocation se dessine, que les parents s'en aperçoivent, que l'enfant en prend conscience. Souvent c'est un peu plus tard, en pleine adolescence. Il éprouve un goût, un attrait presque irrésistible pour le sacerdoce, pour ses fonctions et ses devoirs. Quand Dieu lui a parlé, les occupations profanes n'ont plus de charme pour lui; son rêve, c'est de se donner à Dieu et au service de ses frères.

Il s'agit maintenant de cultiver cette vocation. L'enfant commence le latin; *son esprit s'orne de connaissances variées, son jugement se forme, sa pensée se mûrit, sa volonté se discipline, son coeur s'agrandit et s'élève, sa résolution se précise et s'affermit.*

Vers dix-sept ans, il revêt la soutane. Le sacerdoce, jadis lointain, lui apparait tout proche et plus séduisant à mesure qu'il le comprend mieux. Pour s'en rendre digne, il s'efforce de ressembler davantage par sa générosité, son esprit surnaturel, son esprit de foi, au Maître divin, dont il va devenir l'ami et le continuateur.

Enfin, un jour, quand il a été pleinement instruit des sciences religieuses, quand sa vertu est assez ferme et son âme assez vaillante, il reçoit de l'évêque le sacrement de l'Ordre; il est consacré prêtre pour l'éternité.

Quelles mystérieuses et admirables transformations, quelle ingénieuse tendresse du coeur de Dieu, quel merveilleux enchainement de grâces suppose une vocation sacerdotale qui, d'un petit enfant étourdi et léger, ignorant et fragile, fait un prêtre de Jésus-Christ, docteur, médecin et prêtre des âmes!

Mères chrétiennes, ne désirez-vous pas cet honneur pour vos fils?

Chanoine S. LAGRANGE.

JOURS GLORIEUX



Fatigués de la tyrannie,
On vit lever ces opprimés,
Pour défendre leurs libertés,
En offrant noblement leur vie.
Ils sont tombés dans les combats, (bis)
Au champ d'honneur, en preux soldats.

Montcalm et sa poignée de braves
Ont su mourir en vrais héros,
Préférant la paix des tombeaux
A la destinée des esclaves.
Honneur! honneur! à ces vaillants (bis)
Qui, pour nous, ont ersé leur sang!

Il faut fécond sacrifice
Et nous donna la liberté.
En vain, ils n'auront pas lutté
Ces champions de la justice.
Gloire au sol qui les enfanta (bis)
Ces nobles fils du Canada.

HISTOIRE VECUE.

En vacances

"Voici juillet. Les vacances déjà sont commencées depuis quinze jours. Où en sont tes réflexions?

— Mes résolutions?

— Eh! oui. N'avais-tu pas pris la résolution de te garder pur, pendant les vacances?

— Oui.

— Sais-tu le moyen?

— C'est la communion.

— Communies-tu?

— Pas autant que pendant l'année...

— Et pourtant, tu es plus libre. Est-ce que tu es plus occupé?

— Non.

— N'y a-t-il pas assez d'églises?

— Non.

— Alors?

— Je suis trop paresseux.

— *Voilà le mot lâché. Pauvre petit, le démon te guette.* Il veut mettre sa griffe sur ton coeur. Il te guette pendant ces vacances-ci. Tiens-toi près de ton ami, près de Notre-Seigneur. Le démon a ses agents.

— *Les compagnons.*

— Oui, les mauvais. Laisse-les aller en enfer tout seuls, s'ils le *veulent. Pour toi, tiens-toi.*

— C'est difficile.

— Si tu restes seul, oui. Mais avec la blanche hostie, non. Ah! c'est qu'il en coûte de se lever, de se coucher. Fais ce petit sacrifice et tu seras si heureux de marcher le front haut. Notre-Seigneur ne se laisse jamais vaincre en générosité.

— Je comprends. Je me lèverai.

— Le pire de tous les compagnons, c'est ton lit. La paresse est la mère de tous les vices.

— Je vous donne ma parole.

— Ca c'est parlé!

x

Légende asiatique

Zoroastre, qui fonda la religion appelée "parsisme", se demandait un jour quelles étaient les punitions réservées aux méchants après leur mort.

Dieu alors, dit une légende asiatique, le conduisit en enfer et lui montra les peines dont souffraient ceux qui n'avaient commis que de mauvaises actions.

Zoroastre constata qu'il y avait là des gens de toutes les conditions. Comme il voyait parmi eux plusieurs rois, il en remarqua un, auquel il manquait un pied.

Dieu lui répondit:

— Pourquoi donc, Seigneur, celui-ci est-il estropié?

— Ce souverain n'a fait qu'un acte de bonté. Il vit, en allant à la chasse, un dromadaire lié trop loin de son auge, et qui, voulant manger, ne pouvait y atteindre; il approcha l'auge d'un coup de pied: j'ai mis son pied dans le ciel, le reste est ici.

x

Beaux mots

Et moi je dis...

Profitant d'une absence de sa maman, la petite Lilly a dévoré la moitié d'un pot de confiture. Rien qu'à sa bouche barbouillée, la mère constate le délit au moment où la fillette se précipite pour l'embrasser. Vives remontrances de la part de la maman, qui ajoute:

— Si vous aviez une petite fille, Mademoiselle, et qu'elle eût fait cette vilaine chose, que lui diriez-vous?

— Je lui dirais... "Mangez le reste, gourmande."

— Et moi je dis: "Mangez cette volée, vilaine enfant!"

Courageuse maman!

Olivier et Blancheflor

Dans la grande chambre aux sévères lambris de chêne, la jeune fille songeait. Son tuteur, le puissant sire Gaulthier de Maulltravers, était rentré à la nuit, traînant derrière son destrier deux prisonniers enchaînés, et elle avait vu de sa fenêtre le justicier du château conduire les malheureux, un adolescent et un vieillard, dans la tour du Nord.

Elle savait depuis longtemps, hélas! que ceux qui entraient dans les cachots du donjon n'en ressortiraient plus, et son âme compatissante en était bouleversée.

En dépit du profond respect qu'elle lui portait, Blancheflor ne pouvait s'empêcher de blâmer les sévérités parfois excessives du noble seigneur.

—Je ne puis laisser toujours souffrir ces pauvres gens, pensait-elle; mon devoir est de m'efforcer de les secourir et de réparer autant que je le puis les erreurs que l'ambition fait commettre à mon oncle.

Elle se leva et, dissimulant sa robe sous un ample manteau noir, elle se dirigea vers un escalier dérobé; un instant après, elle entrait dans les prisons. Dans la salle basse, les gardiens buvaient et chantaient en jouant aux dés. Sur le chemin de ronde les nocturnes guetteurs lançaient par intervalles leurs appels à la vigilance. Les sentinelles répondaient. Tout était calme.

Se traînant sur la pointe des pieds, rasant les murs sombres, la jeune fille descendait jusqu'au sein même de la roche sur laquelle était construit le château.

On n'entendait aucun bruit dans la vaste maison, et ce fut sans être remarquée qu'elle parvint jusqu'aux cellules.

Dans laquelle pouvaient bien être emmurés les deux êtres qu'elle avait aperçus!

Blancheflor hésitait à frapper à une porte, lorsqu'un bruit de voix assourdi par l'épaisseur de la muraille parvint à son oreille.

—Dieu soit loué, ils sont ici, dit-elle.

En s'approchant de l'endroit d'où partait le murmure:

—Qui êtes-vous? interrogea-t-elle, et pour quel crime vous retient-on ici?

—Nous sommes deux gentilshommes, dont Gaulthier de Maulltravers s'est emparé par félonie après avoir pillé leurs domaines. Mon grand-père, le comte de Tonquédec, et moi, Olivier, sommes honnêtes et francs, et si le maître de cette maison n'avait agi par surprise, il ne nous aurait pas enfermés dans l'oubliette au fond de laquelle nous sommes destinés à languir.

—Hélas! balbutia la fillette, je suis la pupille de celui qui vous conduisit là, je ne puis admettre que vous soyez ainsi torturés, et je vais tenter de vous délivrer.

—Prenez garde, enfant, reprit la voix, Gaulthier est terrible; s'il apprend votre générosité, il vous punira!

—J'ai ma conscience pour moi, Messire Olivier, et je ne redoute rien; souhaitez seulement que je réussisse.

Elle essaya de tirer la lourde barre de fer, mais ses mains fines étaient bien faibles pour cette besogne. Ses doigts saignaient; pourtant elle parvint à faire mouvoir les trois verrous. L'épais battant de chêne s'ouvrit, et les prisonniers, promptement débarrassés de leurs liens, apparurent sur le seuil.

—Vite, leur dit-elle, le temps presse, mon absence pourrait être remarquée!

Et tandis que les nobles gens la remerciaient en paroles émues, elle les conduisit à travers un passage secret, jusqu'à une poterne de sortie.

Puis elle regagna son appartement.

Le lendemain, la maison était en rumeur. Le geôlier avait trouvé la cage vide et les oiseaux dénichés.

Tremblant de crainte, il alla faire part à Gaulthier de sa découverte.

Celui-ci, furieux de voir sa proie lui échapper, fit appeler son exécuteur des hautes oeuvres, afin de punir sur-le-champ celui qu'il jugeait coupable de ce méfait. On allait le prendre, lorsqu'une douce voix s'éleva dans le silence de la salle de justice.

—Cet homme n'est pas coupable, disait-elle; ce n'est pas lui qu'il faut punir, c'est moi.

Et, du fond du prétoire, Blancheflor, pâle et grave, s'avança lentement vers le fauteuil seigneurial.

—Ah! Ah! Ah! C'est vous, ma nièce, rugit le mauvais, c'est vous qui aidez mes ennemis à recouvrer leur liberté. C'est bien! vous prendrez leur place, et, désormais, je n'entendrai parler de vous!

Et se tournant vers le bourreau:

—Qu'on exécute mes ordres!

* * *

Cependant, Olivier de Tonquédec était rentré au château paternel. Son aïeul, très éprouvé par les heures d'angoisse qu'il venait de vivre, était encore bien fatigué, et à sa lassitude se joignaient les craintes qu'il éprouvait sur le sort de leur bienfaitrice.

—Pourvu qu'il ne la martyrise pas, disait-il. Il est si violent!

—Hélas! mon père, il est capable de la maltraiter s'il découvre qu'elle nous a donné la clef des champs.

—Il existe bien un moyen de réduire cet homme indigne, reprit le vieillard. C'est d'aller demander justice au roi de France, Philippe II Auguste.

Olivier se rangea à cet avis, et, le soir même, il partait pour Lutèce.

Le récit des cruautés du comte de Maulltravers émut si fort Sa Majesté qu'elle résolut d'aller en personne réprimer le sméchancetés de son vassal.

Deux semaines plus tard, une troupe d'hommes d'armes, de sonneurs de trompes, de hérauts et de hallebardiers faisait son entrée au manoir.

Le maître de maison, très honoré de la visite royale, reçut le souverain dans la cour d'honneur, et après les paroles de bienvenue, le conduisit dans la salle du Conseil.

—Vous êtes un homme heureux, Sire de Maulltravers, lui dit Philippe-Auguste. J'ai entendu célébrer la beauté de vos terres, et il n'est bruit partout que de la grâce de damoiselle Blancheflor, votre pupille. — Mais... vous ne nous l'avez pas encore présentée.

—Elle est timide et s'est enfermée dans son appartement.

—Allez donc la quérir et priez-la de venir nous rendre ses devoirs.

—Mais, Sire...

—Je veux la voir. Avez-vous compris, comte? J'ai l'habitude d'être obéi sur-le-champ!

—Elle est souffrante, Sire...

—Cet homme ment! s'écria alors une voix au fond de la salle.

Et deux étrangers, un enfant et un vieillard, s'avancèrent vers le roi.

Et, à la grande stupéfaction du méchant, le comte de Tonquédec et Olivier apparurent à ses yeux.

—Chassez ces gens! dit Gaulthier...

—N'en faites rien, dit le roi.

Et, se tournant vers son hôte:

—Comment! vous vous permettez de donner des ordres en notre présence? Vous déraisonnez, comte! Parlez, Messieurs, dit le roi en s'adressant aux nouveaux venus.

—La belle Blancheflor est enfermée dans l'oubliette obscure de la tour du Nord, à la place où son tuteur nous avait jetés par félonie et d'où, grâce à elle, nous nous sommes évadés.

—Est-ce vrai, Messire? interrogea le roi. De quel droit avez-vous commis cette action indigne d'un coeur vraiment humain?

—Elle avait enfreint ma volonté: je l'ai punie. C'était mon droit.

—Hâtez-vous de donner l'ordre de la délivrer, et faites-la conduire ici!

Lorsque l'enfant, pâle et défaite, entra, son premier mouvement fut de se jeter aux pieds du roi:

—Grâce, Sire, grâce pour mon oncle, supplia-t-elle, pardonnez-lui.

—Il mérite d'être puni. Qu'il le soit!

—Je prends en son nom l'engagement d'être désormais juste et équitable, supplia l'enfant.

—Oui, Sire, s'écria Gaulthier, touché de la bonté angélique de cette enfant. Je jure que jamais plus je ne commettrai une mauvaise action!

—J'enregistre votre serment, Messire, dit gravement le roi! et si vous y manquiez un jour, la punition serait sans rémission! Souvenez-vous-en!

Trois ans plus tard, Gaulthier de Maulltravers, réconcilié avec le comte de Tonquédec, accordait au jeune Olivier la main de sa nièce Blancheflor. Les deux familles rivales n'en formèrent désormais qu'une seule, et le bonheur régna pour toujours dans ces deux maisons.

Jean ROSMER.

Emblèmes nationaux

L'industrieux castor et la feuille d'érable,
Sur les glorieux plis de notre fier drapeau,
Offrent toujours aux yeux un spectacle nouveau:
Ces emblèmes me sont d'un prix inestimable.

Le travail du castor me rend laborieux,
Son invincible ardeur ranime mon courage,
Comme lui, le matin, je reprends mon ouvrage,
Sans me lasser jamais et je me trouve heureux.

L'érable aussi me donne une leçon auguste,
D'abord faible et flexible on le voit résister
Aux secousses du vent sans se déraciner;
Puis bientôt il grandit, devient fort et robuste.

Notre beau Canada, si modeste autrefois.
Comme l'érable a pris une noble croissance
Au milieu de l'orage; en Dieu, plein d'espérance,
Il conserve sa foi, son langage et ses lois.

Le modèle de la jeunesse



MARIE à l'âme innocente

Oh! ne crains plus, prends confiance,
Enfant pur que j'aimai toujours;
Je veille sur ton innocence,
Moi, la mère du bon secours.

Prends ton essor à pleins ailes,
Et vers le ciel hâte ton cours,
Mes soins pour toi seront fidèles,
Je suis mère du bon secours.

Si les vents déchirent ta voile,
Appelle moi, je viens, j'accours;
Regarde au ciel, fixe l'étoile,
C'est l'étoile du bon secours.

Petite brebis qui m'est chère,
Oh! près de moi, viens vite, accours,
Je suis la divine bergère,
Et la mère du bon secours.

Aimable fleur de l'innocence,
Sur toi je veille tous les jours;
Ne crains donc plus en ma présence,
Je suis mère du bon secours.

P. A. religieux franciscain

Mots pour rire

Un monsieur visitait un établissement d'aliénés et, en traversant la cour de l'asile, aperçoit un pauvre fou qui pêchait dans un petit étang d'une dizaine de pieds de diamètre seulement. L'homme semblait attendre avec anxiété que ça "morde" quand, tout à coup, il leva sa ligne au bout de laquelle une pomme était attachée. Il souriait avec une visible satisfaction.

S'adressant alors à lui sur un ton compatissant, le visiteur lui demande:

—Ça fait plusieurs poissons que vous prenez, mon ami?

—Vous êtes le douzième depuis ce matin, monsieur, répond le "fou."



NOUVELLE GAIE.

La maison de Tohu-Bohu

Tripette était un grand artiste.

Il avait obtenu un premier prix au conservatoire de je ne sais plus où.

Avec cela, il était fort comme un Turc.

Il aurait pu remorquer une péniche ou scier du bois toute la journée sans la moindre fatigue.

Hélas! l'animal ne songeait guère à scier du bois ou à tirer une péniche sur un canal, il jouait du piano à tour de bras, à faire écrouler les murs de la maison et je crois bien, ma parole, que ce propre à rien n'eût pas été capable de faire autre chose.

Il y a des médisants qui débinent leurs voisins, histoire de les embêter.

Il y a des malveillants qui font des tours pendables à ceux qui vivent dans leur entourage, afin d'empoisonner leur existence.

Il y a des sales bêtes qui ne peuvent pas laisser en paix leurs contemporains, c'est plus fort qu'eux, il faut qu'ils les énervent, qu'ils les agacent, qu'ils les exaspèrent.

Tripette ne méritait pas précisément d'être catalogué parmi ces sales bêtes et l'on ne pouvait pas dire non plus qu'il fût malveillant ni médisant, mais avec son piano dont il jouait sans une minute d'arrêt depuis huit heures du matin jusqu'à dix heures du soir, pendant trois cent soixante-cinq jours chaque année, trois cent soixante-six quand l'année se payait la fantaisie d'être bissextile, il n'avait pas son pareil pour martyriser les autres locataires de la maison.

C'était à devenir fou.

Aussitôt qu'il préludait au-dessus de ma tête, car j'habitais le rez- de chaussée, j'étais pris de véritables accès de frénésie. Je me cognais la tête contre les murs et je grimpais après mes rideaux, comme un singe, pour essayer de calmer mes nerfs.

Le capitaine d'artillerie qui logeait au-dessus du pianiste, faisait des bonds comme un léopard dans sa cage, frappait contre le plancher avec son sabre, émettait des jurons à faire craquer le tympan du pianiste, mais celui-ci n'entendait rien et continuait de tripatouiller son clavier avec la sérénité d'un criminel endurci qui se moque pas mal des appréciations de ses victimes.

Le locataire du troisième, un brave homme d'employé dans une usine métallurgique, commençait à donner des signes de dérangement cérébral, et quand celui que nous appelions tous le "dingo" se mettait à ses sonates et à ses nocturnes, il préférait quitter son domicile et s'en aller n'importe où, marcher jusqu'à ce que fatigue s'ensuive, "pour ne pas faire un malheur."

Quant au locataire du quatrième, qui était commis dans un magasin de vente d'appareils de T. S. F., il était devenu chauve comme un limaçon à force de s'arracher les cheveux.

Il y avait quatorze ans déjà que nous supportions sans nous plaindre le boucan de ce maniaque quand la patience, à la fin, nous échappa.

Tout a des limites, même l'endurance et la résignation.

Nous adressâmes à Tripette une pétition signée de tous les locataires de la maison pour le supplier de mettre une digue à ses flots d'harmonie et de nous laisser souffler au moins pendant quelques heures chaque jour.

Il nous répondit que la vie était chère, qu'il lui était impossible d'exercer un autre métier que le sien et que ce n'était pas de sa faute s'il était professeur de piano.

En lisant ces mots, une fureur indescriptible s'empara de tous les locataires.

—Ah! ce n'est pas de sa faute s'il est pianiste, s'écria le militaire. Eh bien! ce n'est pas de ma faute non plus si je suis capitaine d'artillerie et je vais désormais exercer mon métier à domicile.

—Moi aussi, clama le métallurgiste.

—Moi de même annonça le marchand de T. S. F..

—Je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas comme ces messieurs, opinai-je, et je serai tout aussi bien chez moi qu'à l'usine pour contrôler les Klaxons que la maison très consciencieuse qui m'emploie ne veut pas livrer à ses clients avant qu'ils aient été essayés.

Le lendemain il se passa une drôle de chose dans la maison que nous habitons. A peine Tripette eût-il commencé de nous scier le dos avec son piano qu'un indescriptible vacarme se déclencha.

Dix Klaxons, mis en connexion par un système ingénieux de commandes, se mirent, par mes soins, à pousser simultanément des clameurs plus déchirantes que toutes celles que l'on pourrait obtenir avec des sirènes d'alarme.

Au moment même, le locataire du quatrième actionna des haut-parleurs perfectionnés, mus électriquement, qui firent retentir les airs du plus assourdissant des charivaris, et celui du troisième ébranla dix marteaux pilons qui se mirent à marteler de sonores plaques de tôle d'une façon diabolique; cependant que le capitaine d'artillerie accentuait la cacophonie à l'aide de dix pièces à feu de quatre cent vingt, qui firent voler en éclats toutes les vitres du quartier.

Les détonations, le tintamarre, les hurlements, la bacchanale continuèrent jusqu'à dix heures du soir, recommencèrent le lendemain continuèrent les jours suivants. A cent mètres de notre maison, les crânes des passants éclatèrent.

Au bout d'un mois de ce tohu-bohu, nous prîmes un jour de congé et nous allâmes demander à l'artiste, toujours vissé sur son tabouret, si l'exercice de notre métier à domicile ne lui causait aucun désagrément.

—Mais pas le moins du monde, nous répondit-il, tout en pratiquant sur son infernal clavier quelques exercices de vélocité, chacun est libre et il faut bien se montrer accommodant, si l'on veut vivre en paix avec ses voisins.

MONTENAILLES.

Condoléances

Ma Mére me disait: (Répète:
Petit Jésus, prenez mon coeur!)
Je pensais dans ma pauvre tête:
Mais Jésus est donc un voleur!

Et mon coeur, le retrouverai-je,
Si l'Enfant Jésus me le prend?....
Quoi! Maman, plus ne t'aimerai-je
Si jamais il ne me le rend?....

Enfin, je sus cette prière,
Et dans la suite avec plaisir
Je la redisais tout entière,
Mais.... j'aimais ma Mère à loisir.

Entendant souvent ma requête,
Jésus, d'un petit air vainqueur,
Usa de son droit de conquête:
L'enfant Jésus a pris mon coeur.

Je sais qu'il en a pris bien d'autres:
Voilà pourquoi le doux Sauveur
Mit avant tous les saints Apôtres
En son paradis un voleur!

Louise de Jésus, Carmélite.

Notre "Saint Jean"

Saint Jean Baptiste n'est-il pas le second patron de notre pays, celui de notre société nationale, et, à ce titre, le prédicateur et le modèle des vertus civiques, le patron de votre vie publique, comme saint Joseph est le patron et le modèle de votre vie privée et domestique?

Remontez dix-huit siècles et pénétrez dans un désert de Judée, sur les bords du Jourdain.

L'eau de ce fleuve est saine. L'arche d'alliance l'a traversée, aux jours de Josué, entre ses flots repliés pour vénérer son passage. Les patriarches ont conduit leurs troupeaux le long de ses bords. Les prophètes ont fait vibrer leurs ardentes paroles sur ses ondes rapides, et un jour, Elie, le plus merveilleux d'entre eux, le guide d'Israël durant nombre d'années, fut enlevé de sa rive vers le ciel en un char de feu, laissant à son disciple Elisée son manteau avec son double esprit.

Or, sur cette même rive, neuf siècles après lui, surgit un autre homme portant en lui la vertu d'Elie.

Austère comme lui, sa nourriture se composait de miel sauvage et de sauterelles du désert; l'eau du torrent étanchait sa soif; une peau de chameau couvrait sa nudité; l'antre d'un rocher abritait sa longue prière et son court sommeil. Dès l'adolescence, poussé par l'Esprit qui devait conduire Jésus au désert, il s'était enfoncé dans le silence et l'ombre d'une vallée solitaire, pour épargner la profanation d'inutiles discours à sa langue appelée à annoncer le Messie.

Vers trente ans, il quitta sa retraite et descendit au bord du au pays accourus à son étrange et puissante parole; le baptême de pé- fleuve, pour révéler à Jérusalem et nitence et l'approche du Messie promis.

Aux pharisiens il prêchait la nécessité du repentir, pour échapper à la colère de Dieu, irrité contre leur hypocrisie; aux publicains, le fidèle accomplissement de leur mandat; aux soldats il défendait la rapine et la calomnie, et recomman dait d'être satisfaits de leur solde; à tous il prescrivait l'aumône et prédisait à toute chair le prochain salut de Dieu.

Un jour, sa main baptisa le Christ en présence de la multitude, et son humilité, qui repoussait cet honneur, proclamait en toute circonstance, qu'il n'était pas digne de dénouer le cordon de la chaussure du Maître; qu'il devait s'amoindrir et s'effacer devant Lui; que Celui-là était l'Agneau de Dieu qui seul enlève le péché du monde et que lui-même n'était, suivant une parole d'Isaïe, que la voix qui crie dans le désert: "Préparez le chemin du Seigneur et redressez ses sentiers. Toute vallée sera comblée et toute éminence aplanie. Les voies tortueuses se redresseront et les chemins raboteux s'adouciront. Toute chair verra le salut de Dieu!"

Puis, à quelque temps de là, jeté en prison par le tétrarque Hérode, pour avoir reproché son inceste public, il fut décapité sur le désir d'une femme adultère; sa tête sanglante fut servie sur un plat à la jeune danseuse dont le pas lascif venait d'arracher ce crime à la sensuelle complaisance du monarque, et sa langue d'or, son incorruptible langue, fut percée à coups d'aiguille par la main blanche et fine dont il avait flétri les séductions.

Ainsi périt, pour n'avoir pas su ménager au trône la vérité qu'il prodiguait à la foule, celui que Jésus avait un jour proclamé prophète et plus que prophète, l'ange qui marchait devant son visage, et si grand qu'aucun fils de femme n'avait encore atteint à sa taille.

Recueillez-vous un instant, et demandez à vos consciences si la parole et la vie de cet homme n'ont pas été une grande et forte leçon de patriotisme et de vertus civiques.

Sa vie, courte et pleine, il l'a consacrée tout entière à mener sa patrie vers ce Messie dont la venue résumait son passé et son espérance, sa gloire et sa destinée. Sa mission publique, il l'a préparée par des années de recueillement et de prière, par une rude pénitence et de profondes méditations. Il a appuyé et rehaussé son infatigable parole du prestige et de l'autorité d'une irréprochable vie, sacrifiant à son dévouement au peuple et aux âmes son repos et ses aises, toute préoccupation de fortune et toute ambition personnelle. Il a dit la vérité à tout le monde, aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres, avec une constante franchise et un invincible courage. Et pour couronner sa vie, il a payé de *son sang* l'intrépidité de son zèle et l'indépendance de sa parole. En lui, nous saluons *un prophète, un apôtre et un martyr;* et certes, après Jésus, et sur son *propre témoignage,* je ne sache pas que l'histoire nous offre ni plus haute vie ni plus grand caractère.

Or, *ces vertus publiques,* qui furent les siennes, doivent être *aussi les vôtres:* car non seulement il vous prêche comme prophète, *mais il vous les enseigne activement comme patron;* et le devoir de l'imitation s'allie ici pour vous à l'hommage du respect et de l'admiration.

Allez donc à Jean-Baptiste, comme au modèle de la vie et des vertus civiques. Allez-y comme chrétiens, avec vos frères de tous les temps, appelés tous à reproduire dans leur vie un si bel exemple. Mais allez-y encore, à un titre nouveau, comme chrétiens de sang français, établis sur la terre d'Amérique.

Car, depuis trois siècles, j'entends sur les bords d'un autre fleuve et sous le ciel d'une autre terre, une voix criant, comme jadis au bord du Jourdain: "Préparez les voies du Seigneur!" Et j'entends du ciel, répondant à la voix de la terre, une autre voix qui dit: "*Voici que j'envoie mon ange devant ton visage pour frayer la voie à tes pas!*"

La parole de la terre, c'est la nôtre, peuple français et catholique du Canada. La voix du ciel, celle du Père éternel, disant à son Christ: "Je t'ai donné les nations en héritage. Je t'ai donné là-bas, *pour accomplir tes gestes et porter* ta parole au vieux monde, la voix de la France, qui est ta fille aînée. *Je te donne ici, pour accomplir tes* oeuvres et porter ta parole au nouveau monde, la voix de cette fille de France, dont j'ai déposé le berceau sur la rive du Saint-Laurent."

Voix de Dieu parlant à la Nouvelle-France, voix de la Nouvelle-France répondant à Dieu et à son Christ, voilà la mission, la vocation, la destinée providentielle de cette terre d'Amérique. Aveugle celui d'entre nous qui ne la verrait pas! Malheureux qui ne s'en réjouirait et ne s'en glorifierait pas!

Le Christ vous parle à l'oreille par l'enseignement de son Eglise et par la suprême direction de ses ministres. Il vous parle au coeur par les lumières et les mouvements divers que l'Esprit Saint multiplie dans les âmes de bon envolonté;

(*Suite à la page 8.*)

Aux Petits Abonnés de La Page Ecolière

Bonne Nouvelle

Les jours ensoleillés des vacances approchent radieux et enchanteurs! . . .

Et, avec l'avènement des vacances, arrive l'expiration de votre abonnement à La Page Ecolière . . .

La Page Ecolière, qui fait les délices de nos chers écoliers, a vu briller sur sa première année d'existence une aube de succès, sinon de prospérité. Malgré sa courte existence, elle compte déjà 1200 abonnés parmi l'élite de notre population écolière. Ce succès des débuts est dû, en grande partie, au zèle actif et militant de nos éducatrices religieuses et de nos instituteurs et institutrices bilingues. C'est un de leurs nombreux et pacifiques moyens de répondre triomphalement à la campagne de fanatisme de la persécution scolaire qui a cours dans notre province. Ils se sont constitués les apôtres et les propagandistes de notre excellent petit journal scolaire français. Ce modeste succès des débuts est aussi dû à l'amour de notre chère jeunesse étudiants pour sa langue maternelle, la foi des aieux et les choses de chez-nous.

Au terme de cette première année, les directeurs de cette édition scolaire du Patriote souhaitent augmenter encore, en septebmre prochain, la phalange de leurs petits lecteurs et atteindre l'objectif de 2,000 abonnements. Comptant sur la sympathique collaboration du personnel enseignant, ils sont confiants dans le succès de cette nouvelle croisade d'abonnements scolaires.

Dans le but de promouvoir et de stimuler cette campagne d'abonnements, ils se plaisent à vous annoncer l'heureuse nouvelle que, dès sep tembre prochain, à la réouverture des classes, *La Page Ecolière* sera encore embellie et améliorée, et cela, sans augmentation du prix d'abonnement, qui continuera d'être 5 cents par mois et 50 cents par année. Elle sera embellie d'artistiques illustrations et de jolies vignettes, attrayantes et éducatives pour l'enfance et l'adolescence. Outre ces magnifiques gravures et images, ses captivants feuillets contiendront un nombre accru de fines historiettes et d'intéressantes saynettes pour la jeunesse, ainsi que les gais refrains de nos chansons populaires.

Comme l'année dernière, il y aura aussi, l'automne prochain, de superbes récompenses et de beaux prix,—grandes images coloriées, magnifiques statues, etc,—à faire "tirer" parmi les petits abonnés qui a la date du 26 octobre, fête du Christ-Roi, auront payé le plein montant de leur abonnement scolaire pour toute l'année, à savoir 50 cents.

Chers petits écoliers et écolières, nous vous annonçons dès maintenant cette heureuse nouvelle, afin que, dès les premières semaines des vacances, vous économisiez les sous et cinq sous que vos bons parents vous donnent si fréquemment en cadeau, et que, au début de l'année scolaire prochaine, en septembre, vous ayiez le plaisir d'être en mesure de payer en entier votre abonnement à votre excellent petit journal scolaire français, si bien inspiré et si fascinateur, et de participer ainsi au tirage de toutes les belles récompenses.

En avant donc, Petits Croisés de La Page Ecolière, c'est pour Dieu et pour la patrie! . . . . pour votre culture catholique et française!

Une prière d'enfant

Quand j'étais petite ma Mère
Me prenait sur ses deux genoux
Pour m'enseigner une prière
Que les enfants disent chez nous.

La prière était courte et belle
Maman me l'apprenait par coeur,
Je devais redire après elle
"Petit Jésus, prenez mon coeur!"

Le travail semblait difficile
Car turbulente on ne peut plus,
Je ne pouvais rester tranquille
Pour parler à l'Enfant Jésus.

LA PATRIE

A nos chers petits écoliers de langue française de l'Ouest canadien et au personnel enseignant

Enfant, sais-tu pourquoi j'aime tant la Patrie,—
Et que, pour la sauver, je combats et je prie?..
Pourquoi je la vénère et l'acclame partout?..

Oh!.. la Patrie,.. enfant, pour moi, vois-tu, c'est tout!..

De nos vaillants héros c'est l'histoire immortelle..
C'est notre doux parler, la langue maternelle
Qui jadis gazouilla des chants de mon berceau.
C'est toute la jeunesse arborant le drapeau..
La gloire de nos preux qui m'enchante et m'enivre..
Le toit où je suis né, le sol qui me fait vivre.
C'est le vieux cimetière où dorment les aïeux..
Les érables en fleurs sous l'azur de nos cieux..
Les clochers argentins.. l'église vénérée..
Tout le pays natal.. et la terre sacrée..
C'est la Nouvelle-France, objet de mes amours,—
Le Canada-Français que j'aimerai toujours!..

Aime, enfant, comme moi, ta mère, la Patrie;
Sans fin, pour la sauver, lutte, combats et prie:—
Car, la Patrie, enfant, pour nous, vois-tu, c'est tout!..
Vénère-la toujours, acclame-la partout!

Georges BOILEAU, O.M.I.
Lebret, Saskatchewan,

Voilà les paroles du nouveau chant canadien du R. P. Boileau. Ce chant patriotique, si bien adapté aux écoliers et écolières de nos maisons d'enseignement et même aux adultes, est en vente à 50 cents, à l'Action Canadienne-Française, 1735, St-Denis, Montréal.

VIENT DE PARAITRE.

Le petit page de Frontenac

La Librairie d'Action canadienne-française Limitée, vient d'ajouter un excellent ouvrage à la série de livres de prix qu'elle a inaugurée l'an dernier avec les Fées de la terre canadienne, de Maxine.

Le nouveau roman pour les enfants que l'éditeur présente est aussi dû au talent incontestable de Maxine, pseudonyme qui cache une femme écrivain dont les qualités intellectuelles et morales font la joie de notre jeunesse.

Un critique, qui n'a pas l'habitude de pécher par excès d'indulgence, M. Albert Pelletier, dans une brève analyse du "Petit Page de Frontenac", est d'avis que "cette histoire d'un enfant sauvé du massacre de Lachine, élevé chez les Iroquois, qui devient page du gouverneur, est d'un réalisme si vraisemblable que le lecteur, parmi ces personnages, s'imagine qu'il ressuscite la vie de nos ancêtres d'il y a deux siècles et demi."

"Aussi, continue-t-il, je ne connais guère de meilleurs livres que celui-ci pour développer, de façon intelligente et profitable, l'imagination de nos enfants. D'autres écrits les montent jusque dans la chimère pure ou les traînant à l'étranger dans un monde de freluquets pleins d'affectation, le livre de Maxine est écrit pour pallier l'effet de ces lectures presque nocives, pour en contre-balancer l'influence. Profitons-en, prions-la de nous en donner d'autres. C'est la meilleure manière de rendre hommage à son talent et à son travail."

Ajoutons que M. Lévesque, l'éditeur, a su trouver une formule de livres de prix destinée à satisfaire les exigences des enfants et des éducateurs: présentation simple, de bon goût, sans surcharge d'ornements incohérents; illustrations typiques et sobres; format moyen, 7 1-2 par 10, papier convenable, sans luxe cependant, pour répondre au prix minime de l'ouvrage, soit $0.50 net. Voilà, enfin, croyons nous, un livre canadien, d'inspiration, de composition, entièrement fabriqué, illustré et édité au pays qui rivalise en substance et en présentation avec les meilleurs ouvrages des séries importées pour une somme équivalente. Avis à nos éducateurs et éducatrices.

En vente chez l'éditeur et dans les librairies bien assorties.

x

Notre "Saint Jean"

(Suite de la page 7)

pour les conduire à leur fin éternelle, tout en les aidant à accomplir les oeuvres de la terre et du temps. Répondez avec une généreuse docilité à la direction extérieure de l'Eglise comme à la direction intime de l'Esprit de Dieu.

Cet esprit, qui a fait la force et la grandeur de Jean le Précurseur, fera aussi la force et la grandeur du peuple précuseur du Christ, que nous aspirons à connaitre.

Canadiens français, mes frères par le sang et par la foi, demandez aux vertus et aux traditions de nos aïeux le secret de rester fortement unis entre vous en Dieu, et à Dieu par l'Eglise.

Comprenez la vie publique comme une tâche ardue et noble, où chacun emploie son énergie et son dévouement pour le bien et la gran deur commune, non comme une spéculation habile, où chacun pour suit son dessein d'ambition ou de lucre personnel au détriment des droits d'autrui ou de la prospérité publique. Voyez dans les charges politiques un moyen d'honorer Dieu en servant vos frères, et non pas le terme d'une voie tortueuse ou violente qui mène à la gloire et à la fortune par la fraude et le mensonge, la calomnie, et la vénalité, l'achat des consciences, le parjure et l'intempérance.

Mettez sur vos poitrines, au-dessus de la cocarde rouge ou bleue, la croix, signe éternel du chrétien, la croix, signe antique du Canadien français.

Montrez-vous sans fausse honte chrétiens et catholiques, dans les assemblées publiques et dans les relations officielles, comme vous savez l'être encore en si grand nombre au foyer domestique et sous la voûte de vos temples!

En faisant ainsi, vous accomplirez tout votre devoir civique et vous imiterez Jean, votre saint patron, apportant chacun votre note, éclatante ou discrète, à l'hymne qui, tous les jours, doit monter au ciel des bords du Saint-Laurent, chantant au Christ et à son Père cette ardente prière: "O Dieu de nos pères, qui nous avez appelés à la grâce de la foi au baptistère de Reims; qui nous avez conduits par la main dans cette terre nouvelle, pour faire briller la lumière de l'Evangile et y faire fleurir les vertus qui naissent à l'ombre de la croix, rendez-nous dignes de notre haute et sainte vocation. Aimez-nous, protégez-nous, gardez-nous, sanctifiez-nous, aujourd'hui, demain, tous les jours!" Ainsi soit-il."

Abbé G. BOURASSA.
de l'Université Laval.

v

Le progrès moderne et le bonheur

"L'homme en travail depuis cent ans, a enfanté des manufactures, des docks, des bateaux, des télégraphes, des écoles et des théâtres. Il a enfanté des richesses et des plaisirs, de la philanthropie et des sociétés d'assurance, même des constitutions politiques et des systèmes philosophiques. Mais il n'enfante pas de l'amour ni de la joie; surtout il n'enfante pas de la résignation et de l'idéal, de la paix et de l'espérance.

Toutes nos batailles modernes contre les éléments, toutes nos victoires sur la matière n'ont, au moral, abouti à rien. La masse intelligente demeure irritée, exaspérée, les sens plus subtils, l'esprit bandé vers un but impossible et l'âme triste, déçue. Nous avons, pour beaucoup produire, exploré le génie de la force et déchainé le génie de la vitesse; ils dévorent l'ouvrage; nous devons marcher et les suivre; ces esclaves-machines nous entrainent. Bientôt il n'y aura plus de temps perdu dans la vie! Mais, entassât-on cent fois plus de jouissance, l'humanité sera la proie d'un terrible ennui, l'ennui qu'on éprouve à regarder les villes que ne surmonte aucune flèche, aucun dôme, aucune tour, toutes choses de première nécessité sociale. Les ouvriers, les paysans, tous devenus "bourgeois" dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, tous devenus penseurs, sentiront par là même des souffrances qu'ils ignoraient naguère, celles de la pensée: et ils vivront désespérés d'être au monde, ayant perdu la certitude d'en trouver un meilleur au sortir de celui-ci. C'est alors que le peuple vomira les religions laïques, laborieusement absorbées; il pleurera pour avoir une âme et pour qu'on lui rende son Dieu."

M. DAVENEL.
de l'Institut.

(Droits réservés, Canada, 1919)

Charles Le Moyne et ses fils

LES MACCHABÉES DE LA NOUVELLE-FRANCE

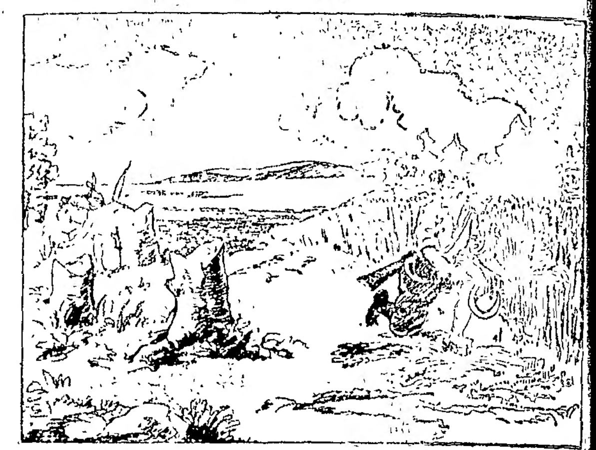
Récit de Victor Morin. Illustrations de J. McIsaac.



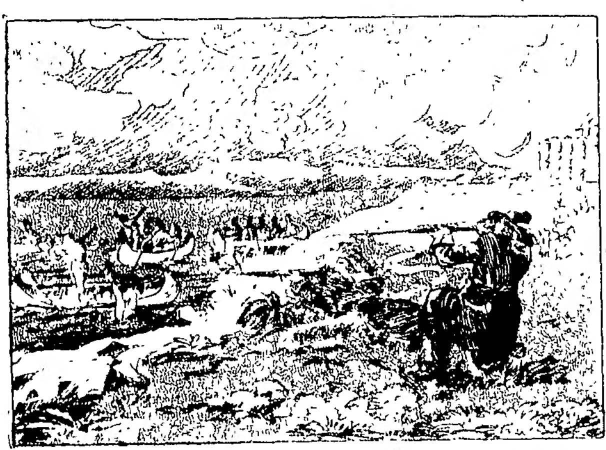
En 1641, un jeune homme de quinze ans, Charles Le Moyne, né à Dieppe, venait avec son oncle le pharmacien Duchesne, s'établir dans la nouvelle colonie du Canada. Il se dirigeait aussitôt, avec les Pères Jésuites, vers les missions sauvages du lac des Hurons.



Quatre ans plus tard, M. de Maisonneuve ayant besoin d'un interprète à Ville-Marie, le jeune Le Moyne offrit ses services. Colon et soldat en même temps, il se dévouait à la défense des habitants contre les attaques incessantes des Indiens.



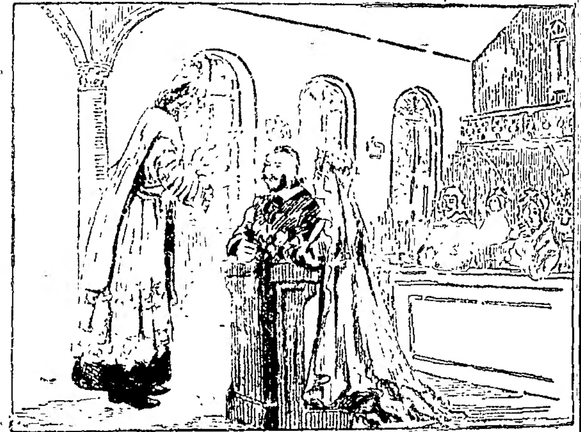
Ayant obtenu des concessions de terres, il moissonnait ses blés en tenant la faucille d'une main et le mousquet de l'autre, car à tout instant les Iroquois fondaient sur les colons en lançant leur terrible cri de guerre.



Un jour, en compagnie de Lambert Closse, il repousse un fort détachement d'Iroquois qui tentaient de s'approcher de Montréal par voie du fleuve, pour mettre tout à feu et à sang. Leur acte énergique sauve la colonie.



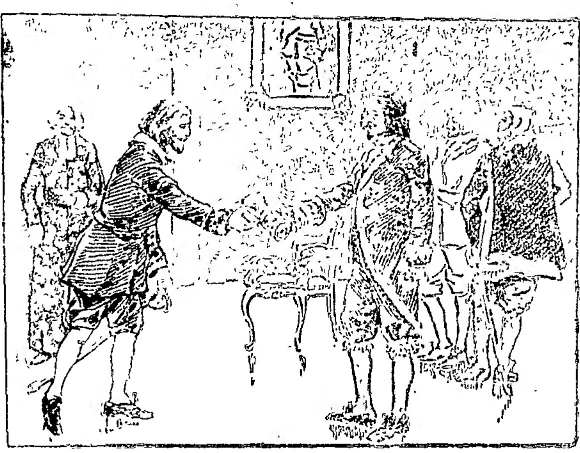
Attaqué par une bande de sauvages dans une excursion de chasse, en 1665, Charles Le Moyne est fait prisonnier, mais ces barbares, effrayés de son langage énergique, n'osent pas le torturer suivant leur habitude et le rendent bientôt à la liberté.



Le 28 mai 1654, il avait épousé Catherine Primot, fille adoptive d'Antoine Primot et de Martine Messier; celle-ci était connue dans la colonie sous le nom de PARMENDA, en souvenir de son courage à se défendre contre les Indiens.



De son mariage avec Catherine Primot, Charles Le Moyne eut quatorze enfants qui ont continué d'illustrer son nom; dix de ses fils ont servi dans l'armée ou la marine et ont mérité par leur valeur le surnom de "Macchabées de la Nouvelle-France"



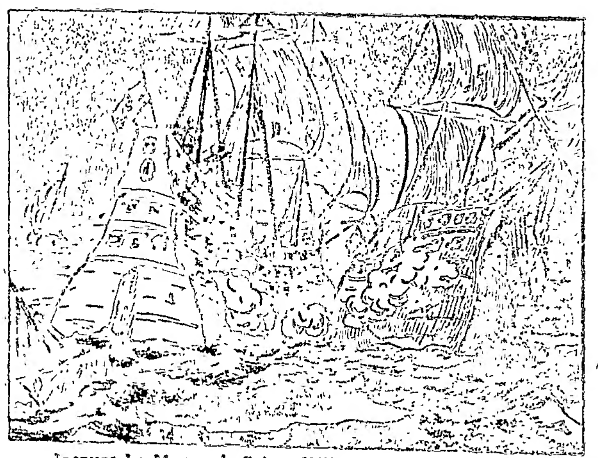
En récompense de ces services, Charles Le Moyne fut anobli en 1668, sous le titre de "sieur de Longueuil" nom qui se rattachait à l'une de ces terres, située en face de Montréal. Ses fils prirent ensuite les noms des diverses autres terres qu'il possédait.



Sa sœur Jeanne Le Moyne épousa le sieur Jacques Le Ber et fut mère de la vertueuse recluse Jeanne Le Ber, filleule de Jeanne Mance, qui vécut dix-neuf ans enfermée volontairement dans une cellule de l'église de Notre-Dame-de-Pitié.



L'aîné des fils de Charles Le Moyne porta le même nom que son père et fut créé "baron de Longueuil" en 1700, il construisit sur sa baronnie un château-fort flanqué de quatre tours, ouvrit la rive sud à la colonisation et devint gouverneur de Montréal.



Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène, Pierre Le Moyne d'Iberville, Paul Le Moyne de Maricourt, Joseph Le Moyne de Sérigny et Jean Baptiste Le Moyne de Bienville (IIe) s'illustrèrent dans la défense de Québec, dans les conquêtes de la baie d'Hudson et dans la fondation de la Louisiane.



François Le Moyne de Bienville (Ier) et Louis Le Moyne de Châteauguay (Ier) périrent en combattant; Gabriel Le Moyne d'Assigny, Antoine Le Moyne de Châteauguay (IIe), François-Marie Le Moyne de Sauvole, Catherine-Jeanne Le Moyne de Noyan, Marie-Anne Le Moyne de la Chassaigne et un autre enfant ondoyé complètent le cadre de cette belle famille canadienne.

Imprimerie de La Salle, 41, rue Côté, Montréal

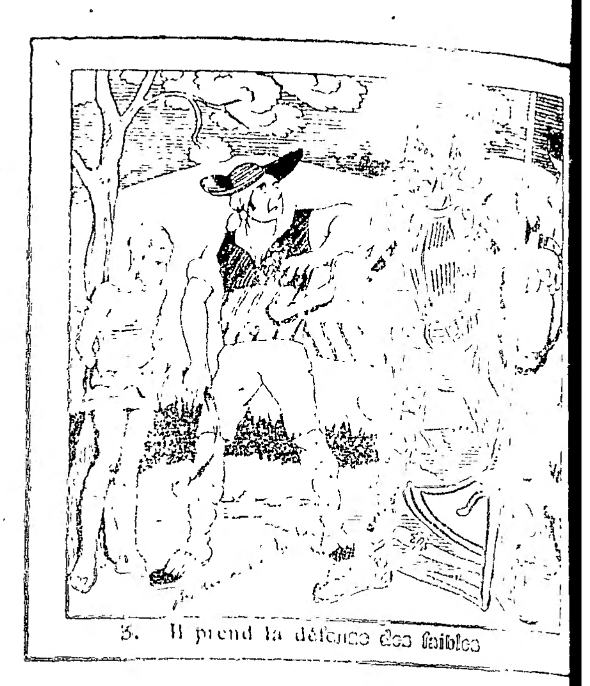
DON QUICHOTTE



1. Don Quichotte et son écuyer Sancho



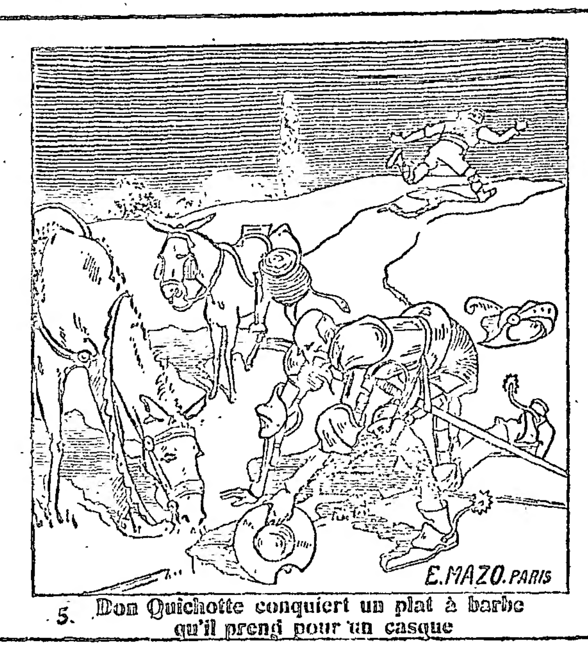
2. Don Quichotte se fait armer chevalier



3. Il prend la défense des faibles



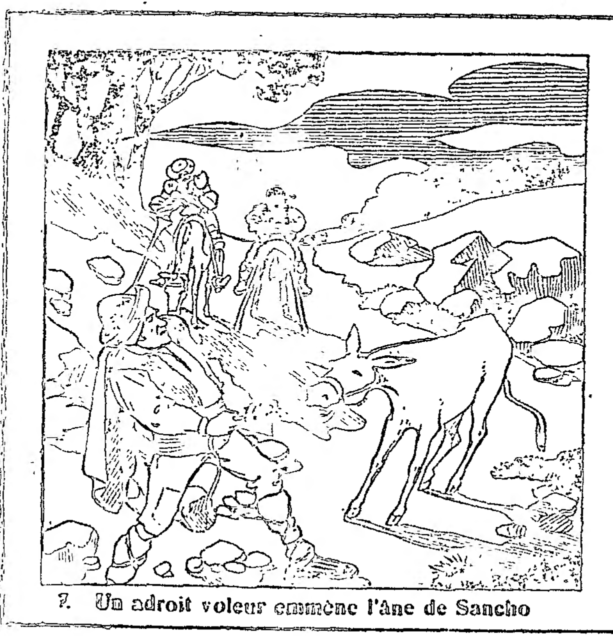
4. Il se bat contre des moulins croyant avoir affaire à des géants



5. Don Quichotte conquiert un plat à barbe qu'il prend pour un casque



6. Il charge un troupeau de moutons



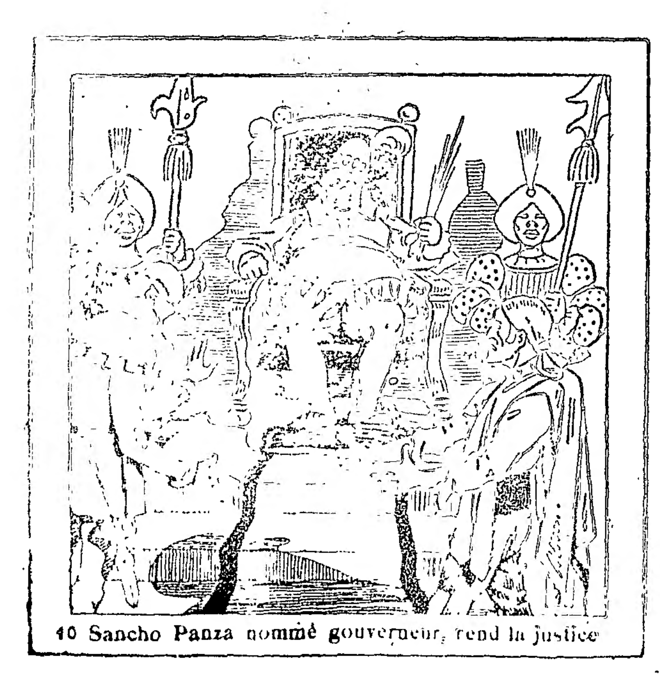
7. Un adroit voleur emmène l'âne de Sancho



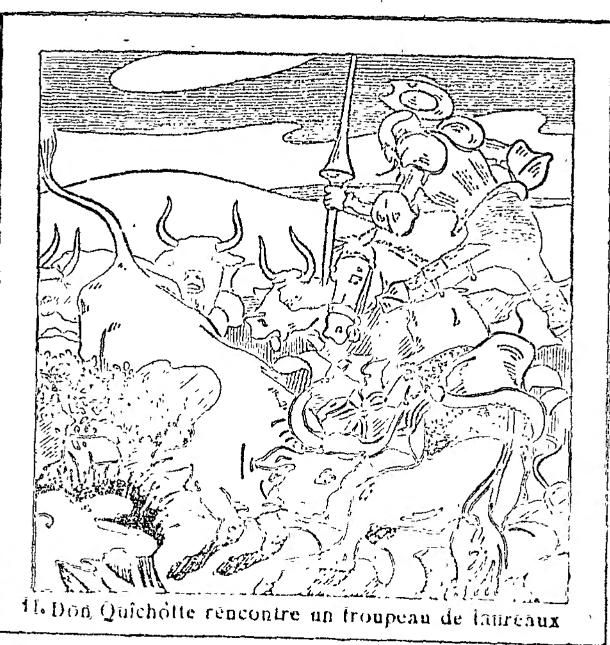
8. Don Quichotte défie un lion qui dédaigne le combat



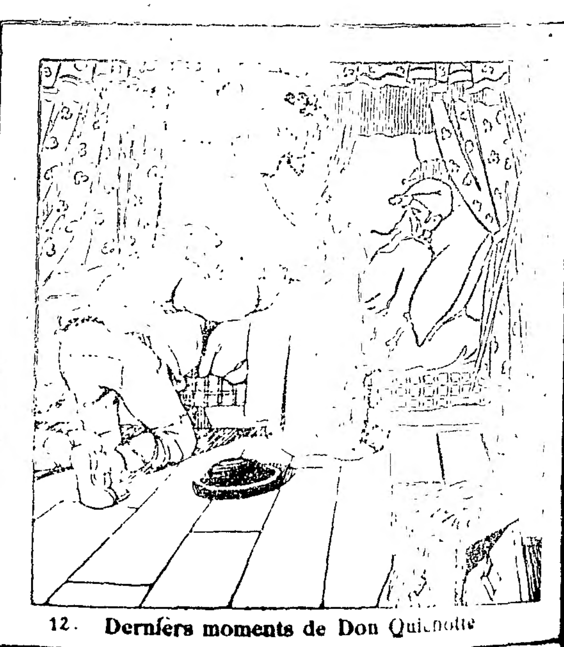
9. Il massacre les marionnettes d'un théâtre par esprit chevaleresque



10 Sancho Panza nommé gouverneur, rend la justice



11. Don Quichotte rencontre un troupeau de taureaux



12. Derniers moments de Don Quichotte